

Fiche pédagogique

67e Festival de Cannes

14 au 25 mai 2014

Affiche 2014 : Marcello Mastroianni, dans « *Otto e Mezzo* »



Pour avoir une idée de l'âge d'admission du jeune public :

Site de l'Organe cantonal (VD et GE) de contrôle des films :

<http://www.filmages.ch/>

Commission nationale du film et de la protection de la jeunesse :

http://filmrating.ch/fr/verfahren_kino/suche.html?search=

Contenu

Page 2

Sommeil d'hiver - Kis uykusu - Winter Sleep, Nuri Bilge Ceylan, Turquie 2014, 3h16

Leviathan, Andrey Zvyagintsev, Russie 2014, 2h21

Page 3

Foxcatcher, Bennett Miller, Etats-Unis 2014, 2h10

Page 4

Mr. Turner, Mike Leigh, Grande-Bretagne 2014, 2h29

Timbuktu - Tombouctou, Abderrahmane Sissako, Mauritanie, Mali 2014, 1h40

Page 5

Captives, Atom Egoyan, Canada 2014, 1h53

Relatos salvajes - Wild Tales, Damian Szifron, Argentine 2014, 1h55

Il est de retour le joli mois de mai

Pour cette 67e édition, c'est un portrait de Marcello Mastroianni, à partir d'un photogramme de l'acteur, tiré du film "*Huit et demi*" de Federico Fellini (1963), qui ornait l'affiche réalisée par Hervé Chigioni et Gilles Frappier. Le regard scrutateur de l'acteur, par-dessus ses lunettes noires semblait suivre les festivaliers. C'est la première fois que le festival s'affichait avec un homme seul.

Tous les détails sur la composition du jury international (4 femmes, 4 hommes) présidé par la Néo-Zélandaise Jane Campion (Palme d'or pour *La Leçon de Piano* en 1993), sur les autres sections et leurs jurys respectifs, sur les palmarès, vous les trouverez sur le site officiel du Festival de Cannes : <http://www.festival-cannes.fr/fr.html>.

La compétition internationale proposait dix-huit titres (dont deux seulement réalisés par des femmes). Cette section a été largement couverte par Christian Georges, collaborateur scientifique de la CIIP pour www.e-media.ch et journaliste free-

lance, correspondant à Cannes de sept quotidiens romands (L'Express, L'Impartial, La Liberté, Le Nouvelliste, Le Quotidien Jurassien, Le Journal du Jura, La Côte). Comme la soussignée n'a pu voir que six films de la compétition internationale sur place (8 heures de file d'attente, pour 12 heures de projection !), il lui a semblé adéquat de faire figurer dans ces pages les commentaires « à chaud » de Christian Georges (*en italique, couleur verte*), qui a découvert les films dans les conditions privilégiées des séances de presse.

J'ai plutôt hanté « La Quinzaine des Réalisateurs », laquelle brille par sa qualité et son originalité depuis que le journaliste Edouard Waintrop, directeur des Cinémas du Grütli à Genève, ex-directeur artistique du Festival de Films de Fribourg, en a repris la direction. Et j'ai pu faire quelques bonnes découvertes au Marché du film.

Dans les pages qui suivent, retrouvez les impressions de Christian Georges (CGS) et Suzanne Déglon Scholer (SDS) sur les films de leur programme respectif.

Contenu (suite)

Page 6

Le Meraviglie - Les Merveilles, Alice Rohrwacher, Italie, Suisse, Allemagne 2014, 1h50

Maps to the Stars, David Cronenberg, Canada 2014, 1h51

Page 7

Jimmy's Hall, Ken Loach, Grande-Bretagne 2014, 1h46

The Homesman, Tommy Lee Jones, Etats-Unis 2014, 2h02

Page 8

Sils Maria, Olivier Assayas, France, Allemagne, Suisse 2014, 2h03

Page 9

Deux jours, une nuit, Jean-Pierre et Luc Dardenne, Belgique 2014, 1h35

Page 10

Saint Laurent, Bertrand Bonello, France 2014, 2h15

Mommy, Xavier Dolan, Canada 2014, 2h14

Page 11

Adieu au langage, Jean-Luc Godard, Suisse, France 2014, 1h10

Page 12

L'homme qu'on aimait trop, André Téchiné, France 2014, 1h56

Page 13

Grace of Monaco, Olivier Dahan, France 2013, 1h43

The Salvation, Kristian Levring, Danemark, Royaume-Uni, Afrique du Sud 2014, 1h30

Page 14

Welcome to New York, Abel Ferrara, France, Etats-Unis 2014, 2h04

Page 15

Gett - Gett, Le Procès de Viviane Amsalem, Ronit Elkabetz, Shlomi Elkabetz, Israël, France, Allemagne 2014, 1h55

These Final Hours, Zak Hilditch, Australie 2014, 1h26

Pride, Matthew Warchus, Royaume-Uni 2014, 1h57

Page 16

Cold in July - Juillet de sang, Jim Mickle, Etats-Unis, France 2014, 1h40

Queen and Country, John Boorman, Royaume-Uni 2014, 1h54

Pour les films découverts à Cannes, nous indiquons le distributeur suisse et le(s) prix obtenu(s), s'il y a lieu. Nous notons chaque film selon le barème proposé ci-après. Si le film nous paraît exploitable dans l'enseignement, nous le signalerons par un (e-media) entre parenthèses.

* facture médiocre pour un sujet un peu confidentiel ou mal traité

** fond et forme pas toujours en adéquation, thématique intéressante qui aurait mérité un meilleur traitement.

*** Sujet captivant, écriture en adéquation avec le sujet, divers défauts (longueurs, incohérences, complaisance, etc.). Fond et forme à discuter avant de proposer le film à un jeune public, malgré ses grandes qualités.

**** Thématique parfaitement servie par une cinématographie bien maîtrisée. À proposer à tous les publics, notamment aux jeunes en formation.

Les films dont on parle beaucoup

1. **Sommeil d'hiver - Kis uykusu - Winter Sleep**, Nuri Bilge Ceylan, Turquie 2014, 3h16 (Sélection officielle), Distribué en Suisse par Trigon, **Palme d'Or 2014, Prix FIPRESCI**

«**Winter Sleep**» est une captivante œuvre d'introspection psychologique autour d'un sexagénaire, devenu un notable dans un village d'Anatolie. «Cette année, c'est la centième année du cinéma turc, c'est une très belle coïncidence», a dit le réalisateur.

«**Sommeil d'hiver**» raconte la vie d'un comédien retiré dans le petit hôtel qu'il gère en Cappadoce. En cette mauvaise saison pluvieuse, les touristes ne se bousculent pas. Notre homme a tout le temps de préparer la colonne qu'il tient dans la feuille de chou locale. Ce lettré a un avis sur tout et sait se montrer intraitable avec ses loca-

taires mauvais payeurs.

Inspiré par plusieurs nouvelles de Tchekhov, le film établit le diagnostic impitoyable des ravages de l'encroûtement bourgeois, propre à nourrir la révolte d'une jeunesse condamnée à la précarité. Sous ses airs de notable affable et cultivé, le personnage central dévoile son complexe de supériorité et sa manie du contrôle, qui rendent la vie pénible à sa jeune épouse et à une sœur récemment divorcée. Les discussions au coin du feu trahissent peu à peu les failles du personnage et le ressentiment qu'il inspire.

D'une finesse psychologique rare, les dialogues ont été écrits par le cinéaste et sa femme Ebru Ceylan. «Quand on connaît bien quelqu'un, il est plus facile de savoir appuyer là où ça fait mal...», nous disait le réalisateur avec un petit sourire. Parce qu'il détaille les mécanismes de la prise de pouvoir au sein du couple, «**Sommeil d'hiver**» a une portée universelle. Sa justesse de ton fait passer comme une lettre à la poste les 3h16 du film. » (Extrait de l'article de Christian Georges du 17 mai 2014).

«...le palmarès du 67e Festival de Cannes salue aussi bien les auteurs confirmés que la fraîcheur de la relève. Emmené par Jane Campion, le jury a été animé par un souci d'équilibre, qui ne verse pas dans le consensus mou. Le superbe **Sommeil d'hiver (Winter Sleep)** vaut enfin la Palme d'or à son auteur, le Turc Nuri Bilge Ceylan (55 ans). Abonné de la compétition cannoise, il avait déjà remporté le Grand Prix pour **Uzak** (2003) et **Il était une fois en Anatolie** (2011), ainsi que le Prix de la mise en scène pour **Les trois singes** (2008). (Extrait de l'article de Christian Georges du 26 mai 2014).

CGS - ****

Contenu (suite)

Page 17

Queen and Country, John Boorman, Royaume-Uni 2014, 1h54

Whiplash, Damien Chazelle, Etats-Unis 2014, 1h45

Page 18

At li layla – Next to Her, Asaf Korman, Israël 2014, 1h30

Catch me Daddy, Daniel Wolfe, Royaume-Uni 2014, 1h47

Page 19

Alleluia, Fabrice du Welz, France, Belgique 2014, 1h35

Kaguya-hime no monogatari – Le Conte de la Princesse Kaguya, Isao Takahata, Japon 2013, 2h17

Page 20

Les Combattants – Love at First Fight, Thomas Cailley, France 2014, 1h40

Mange tes Morts – Eat Your Bones, Jean-Charles Hue, France 2014, 1h38

Page 21

Kkeut-kka-ji-gan-da – A Hard Day, Seong-hum Kim, Corée du Sud 2014, 1h51

Les Ponts de Sarajevo, Collectif : Aida BEGIC, Leonardo DI COSTANZO, Jean-Luc GODARD, Kamen KALEV, Isid LE BESCO, Sergei LOZNITSA, Vincenzo MARRA, Ursula MEIER, Vladimir PERISIC, Cristi PUIU, Marc RECHA, Angela SCHANELEC, Teresa VILLAVERDE, 1h54

Cartoonists – Footsoldiers of Democracy – Caricaturistes, Fantassins de la démocratie, Stephanie Valloatto, Radu Milhaileanu, 1h46

Page 23

La Chambre Bleue, Mathieu Amalric, France 2014, 1h15

Fehér Isten – The White God, Kornél Mundruczo, Hongrie, Allemagne, Suède 2014, 1h59

Page 24

Amour Fou, Jessica Hausner, Autriche 2014, 1h36

Page 25

The Go-Go Boys – The Inside Story of Cannon Films, Hilla Medalia, Etats-Unis 2014, 1h26

The Verdict – Het Vonnis, Jan Verheyen, Belgique (Flandres) 2013, 1h40

2. Leviathan, Andrey Zvyagintsev, Russie 2014, 2h21, (Sélection officielle), Distribué en Suisse par CineWorx, *Prix du scénario pour Oleg Negin et Andrei Zviagintsev*

« Léviathan », c'est l'incarnation du monstre, lequel est ici sans doute l'instance dominante : l'oligarchie russe. L'histoire est celle de Kolia, un garagiste qui habite avec sa jeune femme Lilia et son fils Roma, né d'un précédent mariage une petite ville au bord de la mer de Barents, au nord de la Russie. Vadim Cheleviat, le maire de la ville, souhaite s'approprier le terrain de Kolia, sa maison et son garage, pour y créer un centre de recherche et redonner vie à la région. Il propose un prix dérisoire à Kolia, lequel refuse tout net : il est né ici, il ne veut pas partir et il a horreur d'être roulé. Il a pris un avocat et lutte pour défendre ses droits. Mais le représentant de la loi, c'est le maire et il fait ce qu'il veut. Tandis que Kolia n'est qu'un grain de sable dans les rouages d'une omnipotente machine politique soutenue par l'Eglise orthodoxe. Les litres de vodka ingérés, le grotesque de certaines scènes (la juge lisant le verdict à une vitesse grand V) et les rebondissements empêchent le film de tomber dans le pathos. Le réalisateur dénonce un Etat russe où le droit est bafoué. Le pouvoir est aux mains d'une oligarchie corrompue et sans scrupules et nul n'échappe à son diktat. Les images du Nord russe sont spectaculaires, une beauté dont la quiétude trompe : le pouvoir politique veille, traque, écrase. Les plans fixes d'épaves de barques déchiquetées ou de l'immense squelette d'une baleine échouée ont un arrière-goût de fin d'époque, de mort : y aurait-il eu, AVANT, des temps meilleurs ? Certes non, si l'on en juge par cette scène de pique-nique et de tir au fusil au bord de la mer : les cibles choisies sont les portraits des précédents dirigeants soviétiques (Staline, Khrouchtchev,

Brejnev, Tchernenko, Gromyko, Gorbatchev, etc.) ! Et lorsqu'un des tireurs s'étonne de l'absence de Poutine ou autre Medvedev, on lui répond que c'est trop tôt, qu'on n'a pas encore « le recul historique » !...

SDS - **** (e-media)

CGS - **** (e-media)

3. Foxcatcher, Bennett Miller, Etats-Unis 2014, 2h10, (Sélection officielle), Distribué en Suisse par Ascot Elite, *Prix de la mise en scène*

Champion olympique en 1984, Mark accepte l'offre du philanthrope millionnaire John du Pont qui lui propose de rejoindre son club de lutte flamboyant neuf, situé dans son luxueux domaine de Foxcatcher. Du Pont œuvre à former la meilleure équipe de lutte au monde et à garantir la victoire des États-Unis. Mais la volonté forcenée de ce mentor nationaliste va prendre le pas sur sa générosité et sa bienveillance...

« **Foxcatcher se révèle une surprise de taille : qui croyait possible de captiver le public en se glissant dans les coulisses d'un sport obscur et mineur comme la lutte gréco-romaine ? C'est ce que réussit le discret Bennett Miller (réalisateur de Truman Capote). Inspirée d'une histoire vraie, son film est une sorte de success-story à rebours : champion olympique à Los Angeles, Mark Schultz accepte l'offre d'un coach atypique. Héritier de la riche famille Du Pont, cet homme lui offre des conditions d'entraînement incomparables dans sa luxueuse propriété de Pennsylvanie. Dans un premier temps, Mark pense avoir trouvé un père de substitution. Mais l'éloignement de son frère (et partenaire d'entraînement) exerce rapidement un effet délétère.**

Incarné par Steve Carell, le coach de Foxcatcher se révèle d'une opacité et d'une ambivalence fascinantes : mécène, patriote et sportif raté, il prêche l'excellence

Contenu (suite et fin)

Page 26

Tusen Ganger God Natt - A Thousand Times Good Night – Mille fois Bonne Nuit, Erik Poppe, Norvège, Irlande, Suède 2014, 120'

Page 27

Apostle, Jin-Moo Kim, Corée du Sud 2013, 112'

Marina, Stijn Coninx, Belgique 2013, 1h58

Page 28

En el último trago - One for the Road, Mexique 2014, Jack Zagher Kababie, 1h31

The Green Prince, Nadav Shirman, Allemagne, Etats-Unis, Royaume-Uni, Israël 2014, 1h35

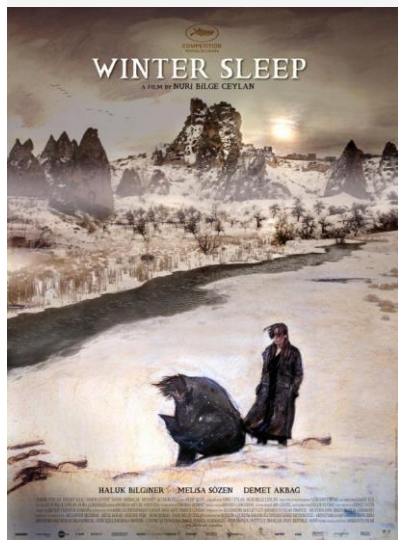
Page 29

Afscheid van de Maan - Farewell to the Moon, Dick Tuinder, Pays-Bas 2014, 1h33

London Payback – Two Days in the Smoke, Royaume-Uni 2014, Ben Pickering, 1h34

Page 30

Pour en savoir plus : sources



et prétend "donner de l'espoir" aux citoyens de son pays en menant des athlètes à l'or olympique. La mise en scène excelle à souligner la solitude de ce personnage obsédé par les hauteurs (il se fait appeler "aigle doré"). Quoi de plus tragique qu'un mégalomane méprisé par sa mère, sous prétexte qu'il se vautre dans les sports mineurs ? » (Extrait de l'article de Christian Georges du 19 mai 2014)

CGS - **** (e-media)

4. Mr. Turner, Mike Leigh, Grande-Bretagne 2014, 2h29, (Sélection officielle), Distribué en Suisse par Monopole Pathé, Prix d'interprétation masculine à Timothy Spall

« ... Mike Leigh (71 ans) ... dévoitait hier **Mr. Turner**, qui accompagne les 25 dernières années de la vie du peintre du même nom. Une œuvre crépusculaire, dans le meilleur sens du terme. Comme ces tableaux qui condensent en une image la plénitude du jour et la tragique de la nuit qui vient. Tête de cochon, William Turner (1775-1851)? Le film illustre ouvertement, dans l'une des premières scènes. Elle voit le père du peintre raser successivement le musée d'un porc acheté au marché, puis son fils hirsute. Pour mener sa vie d'artiste, Turner a écarté mère, femme et enfants de son entourage.

Il traite son paternel comme un larbin et n'a pas même le temps d'aller aux obsèques de sa propre fille. Ses rapports avec les femmes semblent se réduire à la possession hebdomadaire. Bourreau de travail, souvent en voyage, le peintre grogne plus qu'il ne parle. Comme s'il se méfiait des mots, cette arme des pédants critiques de ses tableaux à l'Académie ...

L'acteur Timothy Spall est prodigieux dans le costume de ce personnage, qu'il s'attache à rendre

plus humain qu'aimable. Il s'est mis à la peinture durant deux ans, en prévision du tournage. En 2 heures 30, Mike Leigh montre comment l'art de Turner capture la fin du monde et annonce une nouvelle ère. La marine anglaise a derrière elle ses heures glorieuses (Trafalgar) et moins glorieuses (la traite négrière). Arrive la vapeur des chemins de fer et de la société industrielle. Arrive aussi une nouvelle invention: le daguerréotype.

A la fin du film, Turner choisit d'expérimenter cette technique qui précède la photographie. En se faisant tirer le portrait dans une boutique, le peintre s'inquiète de savoir si la caméra peut aussi fixer des paysages. On lui fait remarquer que oui, mais en noir et blanc. L'opérateur avoue en ignorer la raison. «Eh bien espérons que ce mystère le reste le plus longtemps possible !» grommelle Turner. C'est ce mystère de la couleur et de la lumière que capte aussi le film. Et c'est l'indépendance que doit conquérir tout artiste que célèbre Mike Leigh: indépendance par rapport aux modes du moment, indépendance face aux goûts du public, indépendance économique. Turner préféra léguer toutes ses toiles à la nation britannique que de les vendre à un collectionneur. » (Extrait de l'article de Christian Georges du 16 mai 2014).

SDS - **** (e-media)

CGS - **** (e-media)

5. Timbuktu – Le Chant des oiseaux, Abderrahmane Sissako, Mauritanie, Mali 2014, 1h40, (Sélection officielle), Distribué en Suisse par Trigon, Prix du Jury Œcuménique

Surnommée "la perle du désert", la ville malienne de Tombouctou était autrefois une oasis de tolérance et d'accueil pour les multiples communautés qui y vivaient. Mais depuis 2012, l'occupation de



Le squelette de la baleine échouée dans **Léviathan**



Le coach milliardaire (Steve Carell) et le champion de lutte (Channing Tatum) dans **Foxcatcher**



Timothy Spall (le peintre William Turner) dans **Mr Turner**

la « perle du désert » par les islamistes intégristes de l'AQMI (Al-Qaida au Maghreb islamique) font de Tombouctou une cité martyre. En racontant son occupation par des groupes djihadistes, Sissako signe un film politique éminemment courageux.

« *La gazelle court de toutes ses forces, dans un travelling vertigineux. Des coups de feu retentissent. «Fatiguez-la !», lancent les types depuis leur pick-up qui fonce dans les sables. Ces chasseurs trompent leur ennui. Ils sont entrés dans Tombouctou et Tombouctou se terre dans ses murs. Les nouveaux venus circulent dans le dédale des rues désertes pour annoncer leurs règles au mégaphone. «Les cigarettes sont interdites. La musique est interdite. Les femmes doivent porter des chaussettes et des gants». «On est là pour faire le djihad», explique un gars masqué à l'imam du lieu, sans même avoir pris la peine de se déchausser en entrant dans la mosquée. L'imam a beau leur expliquer que le djihad est un effort personnel, en vue d'un perfectionnement moral, c'est peine perdue. Cette internationale djihadiste qui entend restaurer l'islam, peine à parler d'une même voix. Elle peine même à exprimer son engagement avec conviction, lorsqu'il s'agit de tourner des vidéos pour recruter de nouveaux soldats.*

(...) Pour traduire le désespoir des populations prises en otage par les fous de Dieu, le Mauritanien Abderrahmane Sissako aligne les plans secs comme des coups de trique (des fétiches africains explosés au fusil, la lapidation d'un couple illégitime) et des séquences qui opposent une résistance poétique au diktat des croisés de l'absurde (jouer au foot sans ballon). » (Extrait de l'article de Christian Georges du 16 mai 2014)

SDS - **** (e-media)
CGS - **** (e-media)

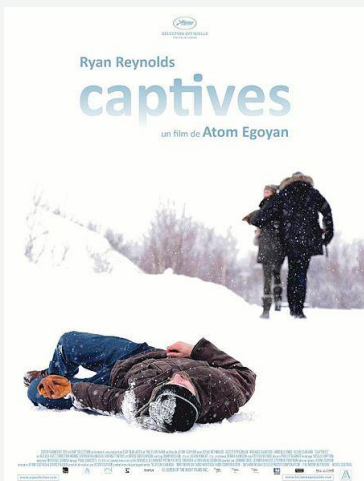
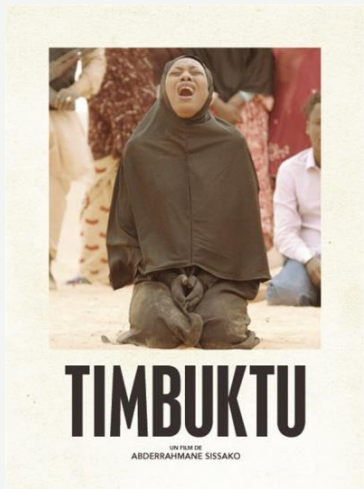
6. Captives, Atom Egoyan, Canada 2014, 1h53, (Sélection officielle), Distribué en Suisse par Ascot-Elite

« *Atom Egoyan (53 ans) est né au Caire dans une famille arménienne. Révélé en 1984 au Festival de Locarno (Family Viewing), ce souriant intellectuel illustre jusqu'à la caricature le principe selon lequel un cinéaste réaliserait toujours le même film. Projeté hier à Cannes, Captives reprend les ingrédients qui ont fait la force (et les limites) de ses précédents films : scénario soigneusement fragmenté en forme de puzzle, obsession des caméras et des écrans de surveillance, perversité insondable des comportements sous le manteau floconneux des apparences.*

L'intrigue couvre huit ans de l'existence de Cassandra, petite patineuse enlevée à l'âge de 10 ans par un pédophile dans la voiture paternelle et maintenue prisonnière telle une Natacha Kampusch de l'Ontario. **Captives** dévoile dès l'ouverture la cache souterraine où croupit la pauvre. Son ravisseur lui maintient un contact visuel avec sa mère, par caméra de surveillance interposée. Il l'oblige surtout à servir d'appât pour attirer d'autres victimes, via la page d'accueil d'un site internet.

Pas inintéressant sur les méthodes employées par la police pour infiltrer ces milieux de l'ombre, le film génère pourtant un certain trouble. Car le cinéaste semble partager plus d'un point commun avec le monstre de l'histoire dans son obsession à agencer méthodiquement les éléments d'une vie en vase clos. » (Extrait de l'article de Christian Georges du 17 mai 2014, dans La Liberté).

SDS - *** (e-media)
CGS - *** (e-media)



L'acteur argentin Ricardo Darin (Simon Fisher, alias « Bombita ») dans **Relatos Salvajes**

7. Relatos salvajes - Wild Tales, Damian Szifron, Argentine 2014, 1h55 (Sélection officielle)

Un film à sketches (six en tout), entre thriller et comédie, dont les histoires s'entrecroisent de façon étrange. Le ton est sombre, l'humour grinçant, les personnages malmenés par la vie se muant en véritables bombes à retardement. Vulnérables face à une réalité qui les blesse, ils franchissent un point de non-retour et passent à l'acte. Dès le pré-générique, le ton est donné : déjanté, violent, fou. Szifron s'amuse à filmer la colère, la vengeance, la brutalité, mais aussi la bêtise humaine. Ce n'est pas un film choral, les personnages des sketches respectifs ne sont pas liés. Ce qui est commun aux six sketches, c'est qu'un personnage est confronté à un malheur de trop, à la goutte qui fait déborder le vase, et il « pète les plombs ». Et se lance dans une croisade sanglante contre un système social chaotique, une justice à plusieurs vitesses, une bureaucratie sourde et pesante. On rit et sourit des heurs et malheurs des personnages. La société contemporaine argentine n'est pas bien différente, somme toute, de notre propre environnement social. Montage serré, dialogues savoureux, musique endiablée : le film fait du bien par où il passe !

SDS - *** (e-media)
CGS - ***

8. Le Meraviglie - Les Merveilles, Alice Rohrwacher, Italie, Suisse, Allemagne 2014, 1h50, (Sélection officielle), Distribué en Suisse par FilmCoopi, *Grand Prix*

Dans un village d'Ombrie, c'est la fin de l'été. Gelsomina et ses trois jeunes sœurs vivent avec leurs parents dans une ferme délabrée, bien loin du monde dont leur père prédit la fin proche. Les filles grandissent dans l'isolement et en osmose avec la nature. Mais la soudaine irruption d'un jeune dé-

linquant inscrit à un programme de réinsertion, et le tournage dans la région d'un jeu télévisé intitulé le "Village des merveilles", vont tout remettre en question.

« Comme attendu, Jane Campion et son jury ont récompensé l'une de ces réalisatrices qui peinent à se frayer une place dans les sélections de Cannes. Le Grand Prix échoit au film **Les Merveilles**, tourné dans le climat radieux de l'été et coproduit par la Suisse. Ce choix n'aura surpris que ceux qui n'ont pas fait le lien avec les premiers courts-métrages de la Néo-Zélandaise.

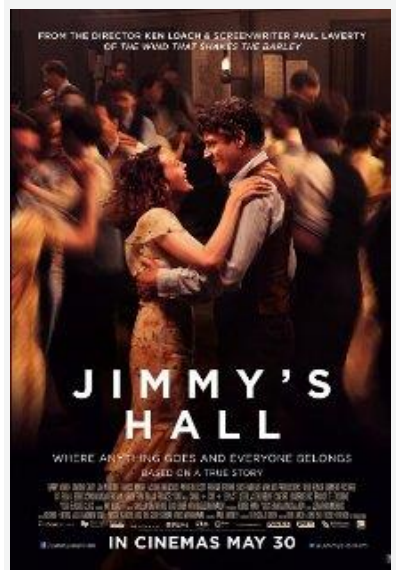
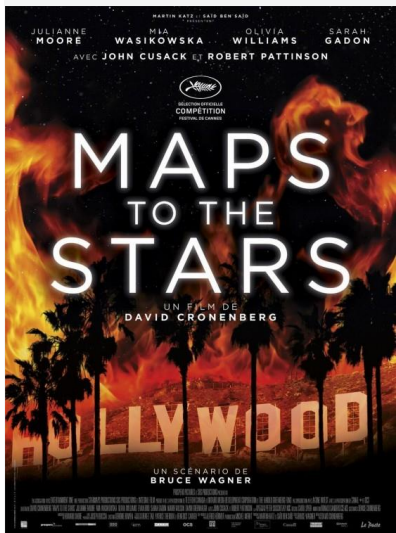
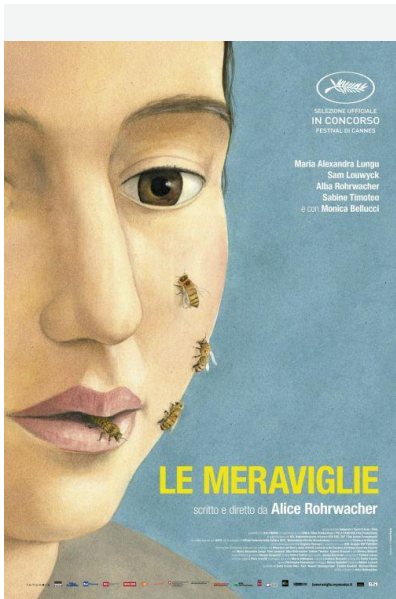
À 32 ans, l'Italienne Alice Rohrwacher montre comment quatre sœurs triment dans l'exploitation apicole de leurs parents. La beauté du film tient à sa manière sensible de faire se croiser deux regards : regard d'une adolescente qui découvre que le monde ne s'arrête pas à la clôture du jardin d'une part; et en face, regard prédateur de la télévision, qui recrute dans une campagne sinistrée des familles pittoresques pour un jeu célébrant les valeurs du terroir. » (Extrait de l'article de Christian Georges du 26 mai 2014).

CGS - *** (e-media)

9. Maps to the Stars, David Cronenberg, Canada 2014, 1h51, (Sélection officielle), Distribué en Suisse par Monopole Pathé, *Prix d'interprétation féminine à Julianne Moore*

« ... David Cronenberg (71 ans), procède à la manière du hacker. Il infiltre un virus dans un univers donné (Hollywood, dans **Maps to the Stars**) et observe avec gourmandise les dérèglements provoqués dans ce corps malade. » (Extrait de l'article de Christian Georges du 16 mai 2014).

« La figure du coach était au centre des deux films nord-américains présentés ce lundi en



compétition au Festival de Cannes : **Maps to the Stars**, du Canadien David Cronenberg, et **Foxcatcher** de l'Américain Bennett Miller. Dans les deux cas, le coach n'est pas seulement une figure protectrice. C'est l'homme providentiel qui offre la promesse de rester au sommet (dans le milieu du show business, dans celui du sport). Parce qu'il incarne des valeurs qui inspirent le respect. Parce qu'il affiche la réussite telle que la société l'envisage. Et parce qu'il sait entretenir sa réputation à coups de spots publicitaires à sa propre gloire.

David Cronenberg et Bennett Miller font ce qu'on attend de vrais cinéastes : ils explorent le rapport malsain qui lie coach et coaché, quand une relation de dépendance s'installe ; ils dévoilent les failles de ces gourous censés mener au plein épanouissement de soi, alors qu'ils gèrent difficilement leur propre mal-être.

Le coach de **Maps to the Stars** a les traits de John Cusack : à Hollywood, il prodigue des massages et explique comment atteindre le "personal power" dans des best-sellers du style "Les secrets tuent". Il fait comme si sa propre fille n'existait plus. Mais laisse s'exprimer toute l'arrogance de son garçon de 13 ans, insupportable enfant star entre deux cures de désintoxication. Il coache aussi une comédienne prête à tout pour conserver des rôles au-delà de la quarantaine (Julianne Moore).

Écrit par Bruce Wagner en réaction à trop de projets avortés, le scénario de **Maps to the Stars** tient du défouloir. Féroce et drôle, il révèle à quel point la langue et la logique du show business contaminent les esprits d'un milieu étriqué, cynique et fatalement incestueux. Cette matrice génétiquement déréglée ne peut enfanter que des films "attardés et difformes" (Cronenberg dixit). » (Extrait de l'article de Christian Georges du 19 mai

2014)

SDS - ***

CGS - ***

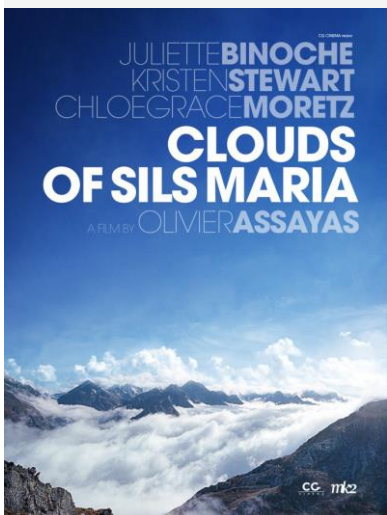
10. Jimmy's Hall, Ken Loach, Grande-Bretagne 2014, 1h46, (Sélection officielle), Distribué en Suisse par FilmCoopi

Jimmy's Hall, 29e film de Ken Loach (77 ans), devrait être son ultime film de fiction. Portrait d'un activiste communiste irlandais, James Galton, revenu en 1932 d'un exil forcé de dix ans aux Etats-Unis, parce qu'il s'était engagé dans la guerre civile et défendait les couleurs du parti du travail Leitrimqui. Il ne souhaite qu'une chose, s'occuper de la ferme familiale et éviter les ennuis. Mais sa réputation de rebelle incite les jeunes à lui demander de ré-ouvrir son Dance Hall, une sorte de Centre culturel où l'on peut danser, chanter, lire, boire et s'amuser en toute liberté. Et si les jeunes accueillent le rebelle à bras ouverts, les autorités et le prêtre local voient son retour d'un mauvais œil : dans l'Irlande catholique des années 1930, le Dance Hall de Jimmy est un lieu de perdition.

Ce film est en quelque sorte une suite à **The Wind that Shakes the Barley** (Ken Loach, 2006, Palme d'Or), qui relatait la guerre civile en Irlande entre 1919 et 1922. Ce dernier opus se joue en temps de paix, mais les conflits perdurent : d'un côté les riches, les politiques et les religieux, soit les méchants, de l'autre, une jeunesse qui aime rire et danser, les gentils ! Les acteurs sont bons, la reconstitution d'époque réussie, mais on a un peu le sentiment du « déjà vu », même si cela fait du bien d'être une fois encore révolté par le fanatisme et l'intolérance, quels qu'ils soient.

SDS - *** (e-media)

CGS - **



Manu (Fabrizio Rongione) et Sandra (Marion Cotillard) dans **Deux Jours, une Nuit**

11. **The Homesman**, Tommy Lee Jones, Etats-Unis 2014, 2h02, (Sélection officielle), Distribué en Suisse par Praesens Film

Adapté de **Homesman (Le Chariot des Damnés, 1992)**, roman de Glendon Swarthout, le film se joue dans l'Ouest américain des années 1850. Mary Bee Cuddy, trentenaire cultivée, pionnière courageuse, célibataire contre son gré, accepte de ramener vers leur famille sur la côte Est, trois femmes ayant perdu la raison. Pour ce faire, elle s'assure les services d'un déserteur qu'elle sauve de la pendaison. Le petit groupe va faire le voyage inverse des pionniers américains, des territoires sauvages de l'Ouest vers les terres civilisées de l'Est. Tommy Lee Jones propose un road-movie ancré dans l'époque victorienne où le destin des femmes était d'être enfermées dans un cocon bien défini. Certaines d'entre elles, forcées de suivre leurs maris dans ce Far-West auquel elles n'étaient pas préparées, ne supportèrent pas cet exil dans un monde où tout était à construire. C'est leur destin qu'illustre ici Tommy Lee Jones.

« *Produit par Luc Besson, **The Homesman** adapte un roman très précis sur les mœurs de l'Ouest au 19e siècle. Il est centré sur le personnage de Mary Bee Cuddy. Dans une nature hostile, cette femme pieuse et battante vit comme une malédiction le fait d'être toujours célibataire. Elle est interprétée par Hilary Swank, l'inoubliable interprète de **Million Dollar Baby**.*

Mary Bee se voit confier un jour une mission redoutable : dans un chariot attelé, il lui faut ramener à l'Est trois femmes de la communauté qui ont perdu la raison. Pour affronter les épreuves lors de ces cinq semaines de voyage, elle se choisit comme compagnon de route un "homme fiable" (le "Homesman" du titre) qui ne l'est pas au premier abord : Tommy

Lee Jones lui prête son pragmatisme laconique et ses manières brutales.

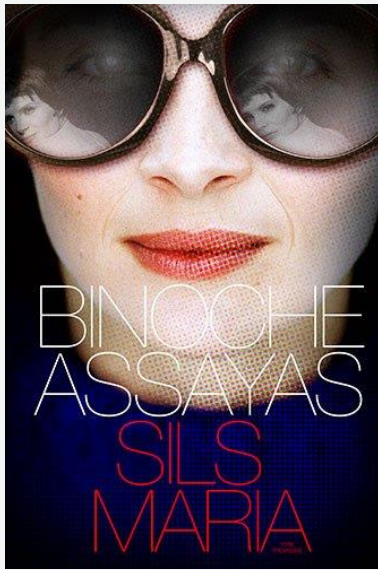
*Contrairement à **The Salvation**, qui nous fait visiter l'Ouest comme un parc d'attractions avec fusillades à heures fixes, **The Homesman** nous imprègne de la psychologie et des mœurs d'un autre temps, reconstitués avec une économie de moyens remarquable. Comme lorsque Mary Bee répète ses leçons de piano sur un clavier de tissu, faute de pouvoir acheter un instrument. Sur le chemin cahoteux qu'elle entreprend avec ses mules, le spectateur mesure le chemin parcouru par la société, tout en rappelant quelques traumatismes originels. Quand il ne se contente pas de réarranger des motifs usés, le western peut encore séduire ! » (Extrait de l'article de Christian Georges du 19 mai 2014)*

SDS - **** (e-media)
CGS - ***

12. **Sils Maria**, Olivier Assayas, France, Allemagne, Suisse 2014, 2h03, (Sélection officielle), Distribué en Suisse par FilmCoopi

Vingt ans après avoir connu le succès grâce à une pièce dans laquelle elle jouait une jeune fille qui acculait au suicide une femme mûre, Maria Enders se voit proposer le rôle de la victime, dans la même pièce. Un rôle qui la mettra face à ses craintes, ses doutes, sa peur du temps qui passe, un rôle qui lui tend un miroir dans lequel elle a toujours eu peur de se regarder. Le titre reprend le nom du lieu où se déroule l'histoire, Sils Maria dans les Grisons.

« *La Suisse et ses paysages peuvent-ils inspirer de grands films ? C'est avec cette interrogation en tête que nous entrons dans **Sils Maria**, le nouveau long métrage d'Olivier Assayas. Le réalisateur emmène dans les Grisons Juliette Binoche et Kristen Stewart*



Maria Enders (Juliette Binoche) et Valentine (Kristen Stewart) dans **Sils Maria**



(l'héroïne de la saga **Twilight**). Binoche joue Maria Enders, une actrice au rayonnement international. À 18 ans, elle a connu le succès en incarnant Sigrid au théâtre, une jeune fille ambitieuse qui séduit et pousse au suicide une femme plus âgée, Helena. Vingt ans plus tard, un metteur en scène lui propose de reprendre cette pièce, mais cette fois dans le rôle d'Helena...

Dans le miroir de «**Sils Maria**» la Suisse apparaît comme une retraite idéale pour artistes en quête de tranquillité. Maria Enders esquisse l'ennuyeuse compagnie du maire de Zurich à l'heure des mondantités. C'est en Engadine qu'elle prépare son rôle avec son assistante (Stewart). Entre marches en montagnes et bain revigorant dans un lac, elle se cogne au texte. Au détour d'un sentier, on a l'impression que le climat vire à l'aigre entre la diva et son assistante. Jusqu'au moment où l'on saisit qu'elles ne font qu'interpréter l'une des scènes de la pièce...

L'Engadine a fasciné Assayas pour deux raisons au moins. D'abord parce que le site de Surlej a inspiré à Nietzsche sa vision du «Retour éternel» (le cosmos serait animé par un mouvement cyclique et sans fin; les éléments qui le composent seraient en nombre fini; le nombre des combinaisons dont ils sont capables le serait également; donc chaque instant serait appelé à revenir).

Il y a 90 ans, c'est aussi en Engadine que le pionnier du film de montagne Arnold Fanck a capturé un phénomène naturel étonnant : le «serpent de Maloja» se manifeste à l'automne, lorsque l'air humide des lacs italiens se transforme en nuage et s'étire jusqu'à Saint-Moritz. Assayas en montre autant la version d'origine, en noir et blanc, que sa propre captation, sur l'air envoûtant du «Canon» de Pachelbel.

Comme **Maps to the Stars**, mais en moins cynique, **Sils Maria** donne à voir le quotidien d'une actrice piégée dans la quarantaine. Le cinéma a souvent présenté des personnages qui ne savent plus très bien où commence le théâtre et où s'arrête la vie. Mais dans le sillage du «serpent de Maloja» s'insinue aussi une réflexion sur la circulation des images, des souvenirs et des œuvres. Maria méprise Internet mais se jette sur les vidéos où apparaît sa future partenaire. Elle se refuse à mettre sur un pied d'égalité le coup de foudre idéalisé de ses 18 ans et les affaires de cœur d'une starlette pistée par les paparazzi. Elle peut voir sans problème le dernier blockbuster au cinéma de Saint-Moritz, mais c'est à Londres qu'elle est attendue au pied du mur, pour interpréter la pièce qui la confronte au passage du temps.

Au final, la Suisse apparaît ambivalente : peuplée de gens «peu démonstratifs» mais pas envahissants, figée dans sa minéralité alpine et «trop provinciale» pour les uns, parfaite pour le romancier qui souhaite se retirer du tumulte du monde et s'y ôter la vie. **Sils Maria** enchante par la précision de sa mise en scène. Dommage qu'il ne suscite pas une émotion comparable à celle que peut procurer, sur un sujet semblable, un film comme **Opening Night** de Cassavetes. Comme si Olivier Assayas s'était montré un peu trop retenu, un peu trop «suisse». » (Extrait de l'article de Christian Georges du 24 mai 2014)

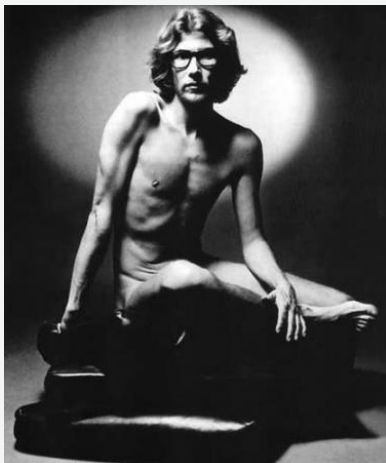
CGS - **** (e-media)

13. Deux jours, une nuit, Jean-Pierre et Luc Dardenne, Belgique 2014, 1h35, (Sélection officielle), Distribué en Suisse par Xenix Films

Sandra, guérie d'une dépression nerveuse, est prête à reprendre



Gaspard Ulliel dans le rôle-titre de **Saint Laurent**



Yves St-Laurent en 1971



Gaspard Ulliel dans le rôle-titre de **Saint Laurent**



son travail dans la PME qui fabrique des panneaux solaires. Mais durant sa maladie, le travail a pu s'effectuer sans elle, au prix de quelques heures supplémentaires pour les autres ouvriers. La direction a proposé à ses 16 collègues une prime de € 1'000.-, s'ils continuent au même rythme (= si Sandra est licenciée). Un premier vote a enregistré 14 « oui » pour la prime. Soutenue par un collègue syndicaliste, Sandra a obtenu du patron qu'un deuxième vote se fasse : il est vendredi, elle a un week-end pour convaincre ses collègues de changer d'avis. Aidée par son mari, elle va voir ceux qui ont voté « pour la prime » (pas « contre elle »), pour plaider sa cause, dénonçant l'alternative proposée. Le dos rond, pas maquillée, fine et fragile, Marion Cotillard est profondément émouvante à chaque fois qu'elle répète d'une voix plaintive sa litanie, humiliée de devoir mendier. Tous ceux qu'elle va voir veulent savoir qui renonce à la prime, histoire de se fondre dans le groupe. Les réactions sont diverses : il y a ceux qui acceptent tout de suite, ceux qui l'insultent, ceux qui reviennent sur leur vote, ceux qui la supplient de comprendre qu'ils ont besoin de cet argent. Plus elle voit de collègues, plus Sandra se sent coupable de créer des conflits chez ceux qui la reçoivent (le plus souvent sur le pas de porte). Ni pessimisme, ni humanisme à outrance. Le film expose la pression exercée à tous les niveaux de la hiérarchie, les épées de Damoclès que représentent un CDD (contrat à durée déterminée), une prime contre un licenciement, un système décisionnaire « démocratique » qui amène les ouvriers à lutter entre eux. Les Dardenne dépeignent une génération qui achète sans en avoir les moyens, et qui est à la merci de la moindre diminution de rémunération. Tous les protagonistes semblent être au bord du gouffre, mais ce qu'ils défendent, ce sont les traites sur une maison ou une voiture neuve, une terrasse à

construire, les études universitaires de leurs enfants. Combien inique de renvoyer une employée qui revient de congé de maladie : mais il est vrai que Sandra est fragile, elle fait une tentative de suicide. L'histoire s'achève sur une victoire à la Pyrrhus, qui est toutefois une lueur d'espoir : Sandra a repris confiance en elle, la solidarité l'a emporté sur le système inféodé au rendement, donc à la mondialisation.

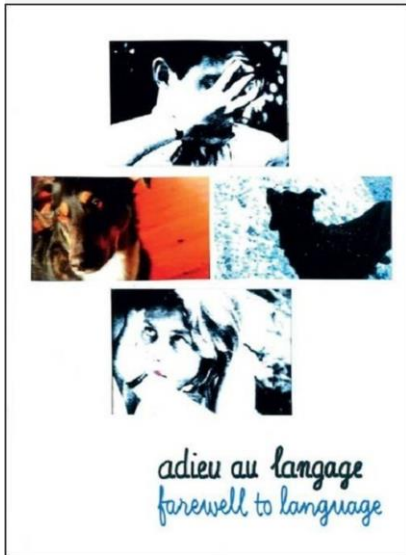
SDS - *** (e-media)

CGS - **** ([Fiche](#) déjà sur e-media)

14. Saint Laurent, Bertrand Bonello, France 2014, 2h15, (Sélection officielle), Distribué en Suisse par Frenetic Films

Après Jalil Lespert, c'est Bertrand Bonello qui consacre un film à feu Yves Saint-Laurent. On ne peut oublier l'excellent Pierre Niney dans le rôle titre du Lespert, sa ressemblance troublante avec le couturier, et voilà que Gaspard Ulliel réussit le tour de force de ressembler tout autant si ce n'est plus à YSL. Ulliel incarne un bel éphèbe un peu exhibitionniste (à raison), féminin et fragile, charismatique, tyrannique et égoïste. C'est Helmut Berger qui incarne St-Laurent plus âgé : une trouvaille ! Alors que Jalil Lespert retraçait toute la carrière du couturier, Bertrand Bonello s'est concentré sur les années 1967-1976, au cours desquelles « *un homme au sommet de sa gloire et de son savoir (qui) va tomber sur le plan personnel, mais dont le génie et la créativité seront au sommet* » (ainsi a résumé le concept le producteur du film, Eric Altmayer).

Bergé, mentor, trésorier, amant et figure paternelle pour ce maniaco-dépressif, est réduit ici à la fonction d'homme d'affaires et de distant compagnon. Le cinéaste survole les témoignages des témoins, et si Lespert nous a livré un biopic de facture classique, Bonello, lui, met en images les



Adieu au langage

résumé

le propos est simple
 une femme ^{manip} et un homme ^{obs} se rencontrent
 ils s'aiment, se disputent, les corps pleurent
 un chien erre entre ville et campagne
 les saisons passent
 l'homme et la femme se retrouvent
 le chien se trouve entre eux
 l'autre est dans l'un
 l'un est dans l'autre
 et ce sont les trois personnes
 l'ancien mais fait tout explorer
 un deuxième film commence
 le même que le premier
 et pourtant pas
 de l'épée romaine on passe à la métaphore
 ça finira par des aboiements
 et des cris de bébé

Jean-Luc Godard

fantasmes, les démons, les obsessions, la folie créative de YSL, ses plongées dans la drogue, l'alcool ou le sexe, livrant des images abstraites, très éloignées du réalisme de Lespert.

CGS - ***

15. **Mommy**, Xavier Dolan, Canada 2014, 2h14, (Sélection officielle), Distribué en Suisse par Monopole Pathé, Prix du Jury ex-aequo avec **Adieu au Langage** de Jean-Luc Godard

« Xavier Dolan est du genre excessif. A 20 ans à peine, il présentait à Cannes **J'ai tué ma mère**. "J'avais voulu, je pense, la punir", dit-il aujourd'hui. Cinq ans plus tard, le cinéaste québécois a pensé qu'il était peut-être temps de la venger. "C'est elle que je veux voir gagner la bataille, elle à qui je veux écrire des problèmes pour qu'elle ait la gloire de les régler, elle à travers qui je me pose des questions, elle qui criera quand nous nous taisons, qui aura raison quand nous avons tort. C'est elle, quoi qu'on fasse, qui aura le dernier mot dans ma vie", s'enflamme le cinéaste dans sa note d'intention.

Comment être la mère d'un gamin impossible ? Comment reprendre chez soi un grand ado impulsif et violent, quand le centre fermé n'en veut plus ? **Mommy** ouvre les vannes des retrouvailles entre napalm et kérosène, avec la mise en scène dans le rôle de l'allumette. Si Steve est parfois agressif, Diane a du répondant. La déflagration du dialogue en français de la "Belle-Provence" est déjà une expérience en soi : les sous-titres attestent qu'à l'occasion, Steve traite aussi sa mère de " salope " et de " grosse truie ". Ce qui avait échappé à nos oreilles, mitraillées de " calice ! " et autre " tabernacle ! "

Ce Steve qui explose à la moindre contrariété sait aussi être drôle, charmeur, pas pressé d'aller voir

d'autres filles. Comme si sa Diane de mère était la femme de sa vie. Prêt à lui peloter les nichons si elle ne coupait pas geste. Le pacte est réciproque : cette veuve sexy n'a pas vraiment le temps de se trouver un nouveau "chum". Et quand, dans la mouise, elle répondra par intérêt aux avances d'un avocaillon, Steve fera barage.

Cette relation d'amour sous tension, Xavier Dolan la comprime dans un format inédit, qui ajoute à l'effet de suffocation et de surchauffe émotionnelle que le film provoque : l'image n'occupe que la partie centrale de l'écran (format pochette de CD). Quand, après 75 minutes, Steve ressentira enfin un certain bien-être, il ouvrira les bras debout sur son skateboard et le cadre de l'image s'ouvrira en plénitude. L'euphorie qui saisit alors le spectateur est indescriptible.

Mais ce ne sera qu'un répit. Chaque mère a le droit de rêver le meilleur pour l'avenir de son enfant. La chanson dit aussi que les histoires d'amour finissent mal, en général... » (Extrait de l'article de Christian Georges du 23 mai 2014).

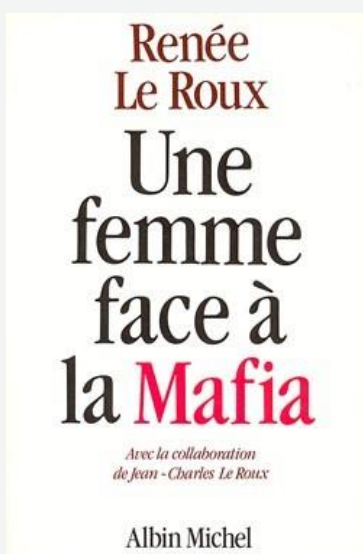
CGS - **** (e-media)

16. **Adieu au langage**, Jean-Luc Godard, Suisse, France 2014, 1h10, (Sélection officielle), Prix du Jury ex-aequo avec **Mommy** de Xavier Dolan

« Ah ! Dieu, Oh ! Langage » ou « Adieu au Langage » : quel est le sens profond du titre, du film ? Aphorismes, métaphores, calembours sentencieux, anadiploses, citations, allitérations, tous les procédés de style sont bons pour Godard qui continue de provoquer des remous par ses messages codés. Ci-contre, le résumé qu'il livre de son scénario. Au tour des critiques de développer leurs exégèses sur le dernier pavé dans la mare cinématographique du Rol-



Adèle Haenel (Agnès Le Roux), Guillaume Canet (Maurice Agnelet) et Renée Le Roux (Catherine Deneuve) dans **L'homme que l'on aimait trop**



lois d'adoption. Christian Georges y a vu une manifestation de " magie vampire au bord du Léman " :

« Que des applaudissements chaleureux aient ponctué la fin de la projection d'**Adieu au langage** n'est pas le moindre des paradoxes. Quoi ? Le public aurait-il été ému par ces comédiens qui s'expriment d'une voix blanche ou sentencieuse ? Se serait-il projeté dans cette histoire de couple exsangue, qui soliloque entre les chiottes et le salon ? Aurait-il une tendresse cachée pour les tous-tous, comme celui qui promène sa truffe à l'image, de sous-bois en bord de lac ? N'a-t-il pas été assommé par ces ruptures de ton continues ?

Sûrement pas. Comme disait l'autre, la vie est ailleurs. Et comme le rappelle Godard en ouverture de son film, "ceux qui n'ont aucune imagination se réfugient dans la réalité". Donc dans le cinéma narratif. Celui qui vous prend par la main, avec début, milieu, fin, acteurs sympas et musique itou. À son meilleur, ce cinéma-là a jeté ses derniers feux il y a quelques décennies. Ses fantômes hantent le film. Parfois, ils brûlent, tels des bonzes immolés sur l'écran de télé.

Si le cinéma brûle, qu'y a-t-il à sauver dans cette baraque qu'est le festival de Cannes ? "Le feu", aurait répondu Cocteau. Jamais peut-être Godard ne s'était fait autant peintre que dans **Adieu au langage**. Mais sur les pas du "voyant" Rimbaud et en suivant le conseil de Monet : "Ne pas peindre ce que l'on voit, puisqu'on ne voit rien, mais peindre ce qu'on ne voit pas". Alors il repeint la forêt à la manière de Warhol, vole à Courbet son origine du monde et malaxe la nuit comme l'aurait fait Rothko.

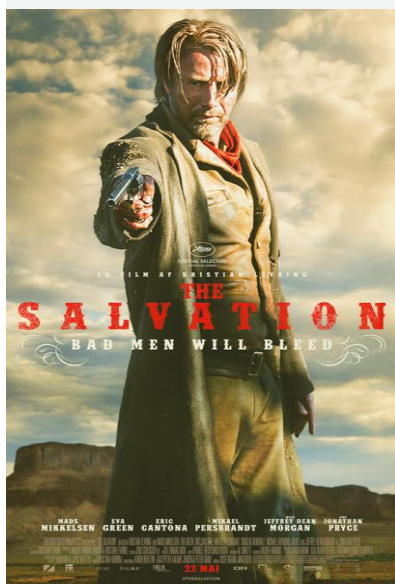
Saisissante, l'utilisation de la 3D s'apparente à l'enfance de l'art (certaines trouvailles ont été ap-

plaudies en séance, fait rare). A quoi s'épuise le désir des soi-disant jeunes cinéastes ? Fallait-il un galopin de 83 ans pour capter avec une profondeur inouïe la poésie des feuilles mortes dans une fontaine, des flocons de neige sur un pare-brise ? **Adieu au langage** ressemble à la traversée d'un prodigieux musée comme le MOMA de New York. Une visite au pas de course, bien sûr, comme dans **Bande à part**. Comme si la vie, la longue vie, nous donnerait souvent l'occasion de revenir dans ses salles. Cruelle illusion. » (Article de Christian Georges du 21 mai 2014)

CGS - ****

17. L'homme qu'on aimait trop, André Téchiné, France 2014, 1h56 (Hors Compétition Sélection officielle)

1976. Après l'échec de son mariage, Agnès Le Roux rentre d'Afrique auprès de sa mère, Renée, propriétaire du casino « Le Palais de la Méditerranée » à Nice. Agnès tombe amoureuse de l'homme de confiance de sa mère, Maurice Agnelet, un avocat de dix ans son aîné. Agnelet est un homme à femmes, qu'importe, Agnès l'aime. La jeune femme souhaite voler de ses propres ailes et vendre ses parts d'actions du « Palais de la Méditerranée », mais elle n'en pipe mot à sa mère. Une guerre des casinos se joue entre le clan Le Roux et Jean-Dominique Fratoni, dit le « Napoléon des Jeux », patron d'un casino concurrent, et vraisemblablement prêtre-nom de la mafia. Agnelet en disgrâce auprès de Renée, Maurice met discrètement Agnès en contact avec Fratoni qui lui offre FF 3'000'000.- pour qu'elle lui cède ses parts et son droit de vote au conseil d'administration du « Palais de la Méditerranée ». Agnès accepte. Et sa mère perd le contrôle du casino... Maurice Agnelet se fait soudain distant. Après une tentative de suicide, la jeune femme



disparaît à la Toussaint 1977. On ne retrouvera jamais ni son corps ni la voiture dans laquelle elle a été aperçue pour la dernière fois. Quarante ans plus tard, Agnelet demeure l'éternel suspect de ce crime sans preuves ni cadavre. Renée Le Roux n'a cessé de se battre pour qu'il soit condamné ... Les procès s'enchaînent, Agnelet a passé le plus clair des dernières décennies en cellule, à clamer, son innocence. Le 11 avril 2014, Agnelet (76 ans) a été (re)condamné à 20 ans de réclusion. Son avocat a fait appel et il y aura peut-être un quatrième procès.

CGS - **

18. *Grace of Monaco*, Olivier Dahan, France 2013, 1h43, (Hors Compétition Sélection officielle), Distribué en Suisse par Ascot Elite

Le film évoque un moment de la vie de l'actrice américaine Grace Kelly devenue Grace de Monaco lorsqu'elle épousa le Prince Rainier III en 1956, ce qui fut qualifié de mariage du siècle. Elle était alors une immense star de cinéma, tournant avec les plus grands (John Ford, Alfred Hitchcock, Fred Zinnemann), adulée dans le monde entier et couronnée d'un Oscar. Au début des années 1960, Alfred Hitchcock lui propose de revenir à Hollywood pour jouer dans son nouveau film, *Marnie*. La princesse n'est pas bien dans sa peau d'Altesse Sérénissime, ni dans son couple. Par ailleurs, les relations entre la France et Monaco sont tendues : grand nombre d'industries françaises fuient sur le rocher, paradis fiscal, et De Gaulle menace de taxer, voire d'annexer Monaco. Grace va user de son charme et de son immense talent d'actrice pour sauver Monaco et son Prince de l'humiliation. Et Hitchcock prendra Tippi Hedren pour incarner Marnie... Les Grimaldi ont boudé le biopic qui, selon eux, ne re-

flète en rien la réalité de leur célèbre mère et ont refusé de gravir les marches à Cannes, Thierry Frémaux, le délégué général du festival, a déclaré à l'Agence France Presse : «*Le film n'est pas un biopic au sens strict du terme, de la vie à la mort. C'est l'expression du droit de tout artiste à la licence poétique*». Dahan nous sert un conte de fées, une bluette qui fait de Grace une Jeanne d'Arc, une femme d'Etat qui sauva le rocher et sut conquérir les cœurs des Monégasques et reconquérir celui de son époux. Beau travail de reconstitution des sixties, tenues vestimentaires, chaussures, chapeaux et lunettes, on s'y croirait ! Mais Tim Roth donne un Rainier pas du tout ressemblant, un prince pas du tout charmant, sombre, affairiste et antipathique à souhait. Le mystère de la princesse-actrice reste complet.

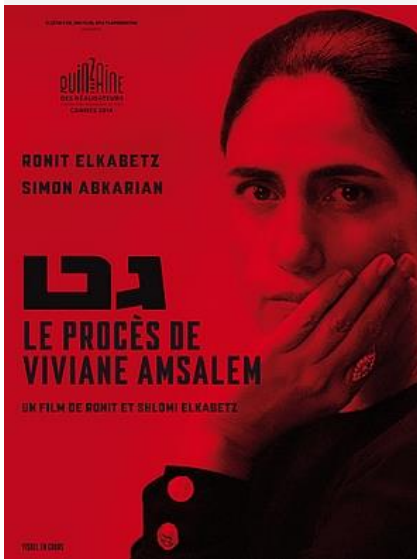
SDS - **

CGS - **

19. *The Salvation*, Kristian Levring, Danemark, Royaume-Uni, Afrique du Sud 2014, 1h30, (Hors Compétition Sélection officielle)

L'Amérique au XIXe, terre d'espoir pour tous les démunis venant d'Europe. Jon, venu seul du Danemark, est l'un d'eux. Sa femme et son jeune fils, en route pour le rejoindre, sont agressés et tués par une bande de crapules à la solde d'un Colonel Delarue. Jon abat les coupables, sa tête est mise à prix par le puissant colonel. Nul ne vole à son secours, il va devoir affronter seul le gang Delarue.

« *"The Salvation" part d'un contexte historique qu'il n'exploite curieusement pas. Chassés de leur pays à la suite d'une déroute guerrière, deux soldats danois s'exilent. Sept ans plus tard, en 1871, la femme de l'un d'entre eux rejoint son mari avec leur jeune*



garçon. Elle est dès son arrivée violée et assassinée par les passagers d'une diligence. La vengeance du veuf occupe tout le reste du film. A lui seul ou presque, Mads Mikkelsen met fin à l'emprise d'une horde de hors-la-loi sur une petite communauté de l'Ouest.

Le réalisateur Kristian Levring (57 ans) se fait plaisir en recréant l'esthétique traditionnelle du western (décors classiques, composition des plans, péripéties). Mais son regard manque cruellement d'originalité sur ce qu'il filme : les femmes y apparaissent comme des victimes ou des objets sexuels (voire les deux), les pouvoirs traditionnels sont à la botte des plus forts. Et dans son rôle anecdotique du "Corse", Eric Cantona ne crève pas franchement l'écran. » (extrait de l'article de Christian Georges du 18 mai 2014)

SDS - ***
CGS - **

20. Welcome to New York, Abel Ferrara, France, Etats-Unis 2014, 2h04, distribution en ligne : téléchargement Internet payant en VOD (Video on Demand)

« Trop scandaleux pour passer en sélection officielle, **Welcome to New York** ? Jusqu'à samedi soir, le film d'Abel Ferrara inspiré de l'affaire Dominique Strauss-Kahn alimentait toutes les spéculations. Le Délégué général du festival oscillait entre mutisme et sous-entendus : Thierry Frémaux n'excluait pas une projection spéciale, mais se refusait à entrer dans le jeu d'un producteur (Vincent Maraval) prêt à tout pour assurer un buzz maximal. Tout s'est déballonné samedi vers 21h, quand nous avons finalement pu voir le film avec 250 journalistes, dans des conditions rocambolesques (tente d'un restaurant de plage, avec une bande-son parasitée par la sono des fêtes annexes).

S'il y a quelque chose de scandaleux dans **Welcome to New York**, c'est la paresse avec laquelle le film illustre les diverses étapes de l'affaire DSK. Rebaptisé Desvereaux, le personnage principal est un Français qui "dirige une grande organisation internationale". Ses assistantes ont un physique et un comportement d'entraîneuses. Il planche moins souvent sur ses dossiers que sur les petites culottes qui passent à portée. Le film prête à Desvereaux une libido dévorante, qu'il assouvit avec une aisance peu en rapport avec un homme de son âge et de sa corpulence. Même au restaurant, ce fonceur demande à son futur gendre si ça fonctionne au lit avec sa fille et décrit la bouillabaisse comme une "partouze de poissons".

"C'est pénible d'être en couple et d'avoir de telles pulsions", commentait Depardieu à l'issue de la projection. "Cet homme sait qu'il est malade et il ne veut pas se soigner. Je ne voulais pas trop me poser de questions sur le personnage. Je n'ai pas cherché à lui donner tort. Mais en voyant le film, j'ai été surpris que tout ça puisse sortir de moi". Le film démarre comme un porno expurgé des gros plans. Il s'achève sur des scènes de mauvais boulevard : en résidence dans leur cage dorée new yorkaise, Jacqueline Bisset et Gérard Depardieu improvisent manifestement la dispute attendue du couple mal assorti, sur le mode "je-me-hais-de-ne-pas-savoir-te-dire-non". Avec des allusions nau-séabondes à la provenance de l'argent de Madame, louée dans les dîners en ville pour sa "dévotion à l'Etat d'Israël" et méprisée par son ex-futur président de mari, quand il lui lance : "À qui tu as graissé la patte, cette fois ?" Sorti directement en vidéo à la demande, **Welcome to New York** est à sa place sur le Net. » (Article de Christian Georges du 18 mai 2014)

CGS - *



Hefina (Imelda Staunton) dans les bras de Dominic West dans *Pride*



L'acteur Dominic West (*Pride*)

Les films dont on devrait parler davantage

21. *Gett – Gett, Le Procès de Viviane Amsalem*, Ronit Elkabetz, Shlomi Elkabetz, Israël, France, Allemagne 2014, 1h55, (Quinzaine des réalisateurs)

En Israël, il n'y a ni mariage ni divorce civils. Seuls les rabbins peuvent prononcer ou dissoudre un mariage. Mais le divorce n'est possible qu'avec le plein consentement du mari : il doit répudier sa partenaire en bonne et due forme, en présence du tribunal rabbinique (trois rabbins), et apposer sa signature sur le document de divorce : alors seulement la dissolution du mariage sera reconnue. Israël, un pays où les droits de la femme sont encore lettre morte, qui s'en serait douté ? Viviane Amsalem demande le divorce depuis trois ans, elle ne supporte plus son mari Elisha, alors que lui prétend qu'il l'aime et l'adjure de revenir au domicile conjugal qu'elle a quitté depuis trois ans pour vivre chez son frère aîné. Viviane Amsalem est déterminée à reconquérir sa liberté, et persiste. Les années succèdent aux mois, les rebondissements soulignent la faiblesse des témoignages, l'obscurantisme religieux, l'absurdité des faits et la rigidité inique des juges. Heureusement, il y a ici et là des intermèdes qui font sourire, des témoignages en faveur de la demandeuse (celle qui engage une action en justice) se révélant ineptes et même dommageables pour les témoins. Le film se déroule presque uniquement à huis-clos (salle de tribunal et salle d'attente), exposant les délibérations, les témoignages, les détournements de ceux-ci par les avocats. Un concept proche de celui de la pièce de théâtre, pour un film excellent qui offre un riche terrain de réflexion.

SDS - **** (e-media)

22. *These Final Hours*, Zak Hilditch, Australie 2014, 1h26, (Quinzaine des réalisateurs), Distribué en Suisse par Praesens Film

Le film raconte les douze dernières heures avant la fin du monde, à travers le personnage de James, qui quitte sa maîtresse, enceinte de lui, après lui avoir fait l'amour. Le jeune homme traverse une ville où règnent le crime, la folie, le suicide, la violence et la mort sous toutes ses formes, pour rejoindre une copine à une méga-partouze de fin du monde où tous les interdits seront bravés, tous les excès permis ! En chemin, il sauve des mains de deux brutes lubriques une fillette de douze ans prénommée Rose qui recherche son père. Tandis que l'échéance fatale se rapproche, James, désormais investi d'une nouvelle responsabilité, revoit l'ordre de ses priorités. Le fil rouge, désormais, c'est non plus l'abrutissement par les excès, mais la transformation d'un irresponsable égoïste qui découvre son humanité, fait la paix avec les siens et lui-même. Les trouvailles visuelles d'Hilditch confirment sa parfaite maîtrise de la caméra et de l'éclairage : campagnes et plages australiennes désertées, lumières presque orangées aveuglantes, murs de caddies de supermarchés, coquette banlieue résidentielle où les cadavres jonchent rues et gazons, autant d'images qui crient la désolation et l'apocalypse. Spectaculaire, émouvant et intelligent. À mettre en double programme avec *Seeing a Friend for the End of the World* de Lorene Scafaria (Etats-Unis 2012), œuvre récente qui aborde dans le même registre la thématique de la fin du monde.

SDS - *** (e-media)

CGS - **

23. *Pride*, Matthew Warchus, Royaume-Uni 2014, 1h57, (Quinzaine des réalisateurs), Distribué en Suisse par Monopole Pathé



Le détective texan Jim Bob (Don Johnson, ici à Cannes) de **Cold in July**



Été 1984 - Margaret Thatcher est au pouvoir et les mineurs sont en grève depuis mars, tentant d'enrayer la fermeture des puits déficitaires. Le bras de fer entre la Dame de Fer et les mineurs allait s'achever par la défaite des mineurs et la disparition quasi totale des mines de charbons en Angleterre en mars 1985. Mais de cela, le film ne parle pas. Le sujet de **Pride**, c'est l'alliance improbable entre les associations homosexuelles et les mineurs : durant l'hiver 1984, un collectif londonien constitué d'activistes homosexuels créa le groupe « Lesbians and Gays Support the Miners », afin de récolter de l'argent pour venir en aide aux familles des mineurs en grève. Dans un premier temps, l'Union Nationale des Mineurs (chez les mineurs, on est plutôt macho !) est gênée par ce soutien. Les préjugés sont très forts et elle refuse cette aide. Mais le groupe d'activistes ne se décourage pas. Ils décident d'aller à la rencontre des mineurs et partent en minibus au fin fond du Pays de Galles, à Onllwyn. Dès les premiers contacts, le rôle des femmes galloises sera déterminant : elles baissent leur garde et ouvrent les yeux et les oreilles beaucoup plus vite que les hommes. Ainsi, peu à peu, les deux communautés apprennent à se connaître et se respecter. Ce film raconte avec humour et intelligence la résistance désespérée des mineurs, et le début de la tragédie du sida. Ainsi débute l'union extraordinaire de deux groupes marginalisés, car comme le dit un membre du LGSM « *les mineurs sont comme nous, bousculés par la police, le gouvernement et les journaux* ». Cette alliance osera s'avouer au grand jour : lors de la Gay Pride londonienne de 1985, les mineurs gallois reconnaissants défilèrent aussi. Ni exubérante, ni larmoyante, cette comédie sociale, portée par d'excellents interprètes, ne tombe jamais dans la vulgarité et son message de tolérance et de solidarité porte.

SDS - **** (e-media)

24. Cold in July – Juillet de sang, Jim Mickle, Etats-Unis, France 2014, 1h40 (Quinzaine des réalisateurs)

Texas, 1989. Une nuit, Richard Dane, vendeur de cadres pour photos et jeune père de famille, abat un homme qui a pénétré par effraction dans sa maison. Alors qu'il est considéré comme un héros par les habitants de sa petite ville, et par la police locale, Richard Dane se voit menacé par le père de sa victime, un ex-taulard qui veut venger son fils et réussit à pénétrer dans la maison des Dane. **Cold in July** joue dès cet instant la carte de l'effet de surprise : le mort n'est pas celui qu'on croit, la police a échangé les cadavres, le taulard n'est pas une crapule ! Et les rebondissements vont s'accumuler et faire changer à plusieurs reprises l'action de direction et de ton. Cela avait commencé comme un thriller, cela se poursuit comme un «buddy movie» (film de copains) et cela s'achève de façon dramatique. Les personnages échappent tous au type, ou plutôt à l'archétype auquel ils semblaient prédisposés. Ils évoluent, changent de direction, tout comme le film. Le gentil père de famille, le repris de justice, le détective flambeur avec sa superbe Cadillac rouge, tous sont des personnages complexes, à couches multiples, et l'empathie du spectateur va hésiter entre eux. Le dernier acte du film tient de l'apocalypse pyrotechnique, chacun des personnages étant allé jusqu'au bout de sa quête. Un film surprenant, teinté d'un humour noir, porté par un trio masculin de haut vol (Sam Shepard, Don Johnson et Michael C. Hall) : un vrai délice ! Adaptation du roman homonyme de Joe R. Lansdale.

SDS - ****



Le Sergent-Major Bradley (David Thewlis) et Bill Rohan (Callum Turner) dans **Queen and Country**



Andrew Newman (Miles Teller) et Terence Fletcher (J.K. Simmons) dans **Whiplash**

25. Queen and Country, John Boorman, Royaume-Uni 2014, 1h54 (La Quinzaine des réalisateurs)

John Boorman (81 ans) avait évoqué ses souvenirs d'enfant dans **Hope and Glory** (1987) à travers le regard d'un petit garçon de neuf ans durant la Seconde Guerre Mondiale. Il nous revient avec une autre étape de sa vie, dans les années 1950. Bill Rohan a 18 ans et vit avec sa famille sur une romantique île verdoyante de la Tamise, dans une belle propriété. Il vient de rencontrer une ravissante jeune fille qui pourrait être la femme de sa vie. Mais il est appelé sous les drapeaux, et va devoir affronter la discipline rigide et souvent arbitraire du camp militaire où il fait son entraînement. Il y rencontre Percy avec qui il se lie d'amitié. La Guerre de Corée (1950-1953) fait rage et de nombreux conscrits sont envoyés au front. Bill et Percy ont la chance de rester en arrière, et fonctionnent en tant qu'instructeurs dans le camp. C'est l'histoire de ces deux longues années passées à enseigner la dactylographie aux conscrits, de leur allergie à la discipline en général et au Sergent-Major Bradley (un peu psychorigide) en particulier ! Bill est un jeune homme fougueux, passionné de cinéma, comme le démontrent ses références cinématographiques et les dialogues de films qu'il cite de mémoire. Ce retour visuellement parfait dans les années cinquante se fait sans nostalgie, Boorman se contente d'évoquer avec élégance et délicatesse des années qui ont marqué ses débuts.

SDS - ****
CGS - ***

26. Whiplash, Damian Chazelle, Etats-Unis 2014, 1h45, (Quinzaine des réalisateurs), Distribué en Suisse par Ascot Elite

Andrew, 19 ans, rêve de devenir

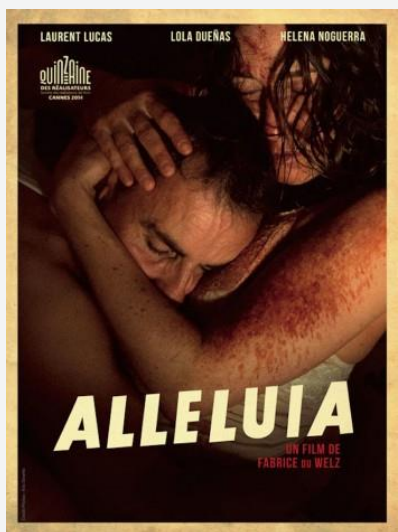
un nouveau Buddy Rich. Elève du célèbre Conservatoire Schaefer de New York, il s'entraîne avec acharnement. Son objectif : intégrer LA formation de jazz de l'école, dirigée par Terence Fletcher, véritable vivier de talents promis à une grande carrière internationale. Pour ce faire, il ne cesse de pratiquer la batterie, sue sang et eau, enveloppant ses doigts de sparadrap, comme un boxeur. Remarqué enfin par Fletcher, Andrew est happé dans une quête obsessionnelle de l'excellence : Fletcher, un bourreau redouté mais respecté, qui présente tous les symptômes du borderline schizoïde et psychopathe, jamais satisfait, le fait jouer à en crever ! La référence d'excellence à laquelle il compare des jeunes musiciens est l'immense Charlie Parker. Pour un mot d'encouragement, il égrène des chapelets d'insultes (whiplash veut dire « coup de fouet », c'est le titre d'un des premiers succès du groupe « heavy metal » américain Metallica !). Un véritable combat s'engage entre le *band leader* et Andrew, qui doit encaisser le pire pour devenir le meilleur. Drôle de pédagogie : pousser quelqu'un au-delà de ses limites et voir s'il se brise, ou résiste, pour ressortir plus fort qu'avant. J.K. Simmons est brillant dans sa performance cruelle et intense, qui n'est pas sans rappeler celles d'officiers sadiques dans des films de guerre (genre R. Lee Ermey dans **Full Metal Jacket**, 1987), en pire, si faire se peut. Ses sarcasmes sont politiquement très incorrects et blessent là où ça fait mal, mais on en rit. La musique est excellente, les séquences à la batterie spectaculaires et le jeune Miles Teller joue phénoménalement bien. Techniquement, ce film est monté avec rythme et précision, en parfaite adéquation avec son thème : la musique, raison d'exister des protagonistes. On remarque une quasi absence d'anecdotes extérieures à la musique : de Fletcher on ne connaît que sa monomanie.



Rachel (Liron Ben-Shlush, scénariste et actrice principale du film) dans **At Li layla – Next to Her**



Laila (Sameena Jabeen Ahmed) dans **Catch Me Daddy**



Le film se déroule pratiquement en huis clos entre Andrew, Fletcher et le jazz band. Deux petites incursions cependant dans l'environnement humain du jeune homme : on le voit une fois à table avec sa famille (qui désapprouve son choix) et lors d'une tentative vite avortée de sortir avec une fille. La musique n'est pas un havre de grâce, elle est un calvaire qui conduit à la dépression, ou à l'excellence.

SDS - ****(e-media)

27. At li layla – Next to Her, Asaf Korman, Israël 2014, 1h30, (Quinzaine des réalisateurs)

Chelli (27 ans) s'occupe seule de sa sœur Gabby (24 ans), handicapée mentale. Quand les services sociaux découvrent que Gabby reste seule, enfermée dans l'appartement encombré et très bordélique, pendant que Chelli travaille, ils enjoignent à cette dernière de placer sa soeur dans une institution de jour. La jeune femme a peine à partager ses responsabilités avec d'autres, elle ne « lâche » pas facilement, mais en même temps, ce changement lui permet de se rapprocher de Zohar, un jeune professeur de gymnastique de l'école où elle exerce la fonction de gardienne. Elle tombe amoureuse, se sent prête à réserver une place à un homme dans sa vie et dans l'appartement qu'elle partage avec Gabby. La présence d'un homme va impliquer une redistribution des locaux, un semblant d'ordre et de règles de vie, et perturber grandement la relation symbiotique des deux sœurs. Zohar est ouvert, généreux, altruiste, et il est probablement l'intrusion idéale dans l'univers clos des deux sœurs. Il encourage Chelli à faire confiance aux gens de l'institution, et diminuer ainsi la dépendance soigneusement entretenue par la jeune femme. La présence de Zohar rend plus intenses les besoins sexuels frustrés de Gabby, que Chelli avait choisi d'ignorer

jusqu'ici. Dana Ivgy (Gabby) est tellement authentique que l'on se demandait si elle n'était pas la vraie sœur handicapée de Chelli... Aussi parfaite que Leonardo di Caprio dans **What's eating Gilbert Grape** (1993, Lasse Hallström). On pense aussi à **Gabrielle** (2013, Louise Archambault), autre film récent, canadien celui-ci, qui aborde la thématique de la sexualité des personnes handicapées.

SDS - *** (e-media)

28. Catch me Daddy, Daniel Wolfe, Royaume-Uni 2014, 1h47, (Quinzaine des réalisateurs)

Premier rôle pour Sameena Jabeen Ahmed qui porte ce film dans le rôle de Laila, une jeune Anglaise d'origine pakistanaise, qui a fui sa famille pour vivre avec son ami blanc, Aaron. Elle gagne un maigre salaire dans un salon de coiffure, il est au chômage. Ils se cachent dans une roulotte, quelque part dans le West Yorkshire, sachant que le père de Laila ne reculera devant rien pour les retrouver. Il a lancé à leur poursuite Zaheer, le frère de Laila, et deux Pakis, ainsi que deux chasseurs de prime blancs, qui doivent la ramener morte ou vive. Selon le sacro-saint code d'honneur : Laila doit être punie. Les poursuivants roulent dans la nuit, causent, n'ont rien d'intéressant à dire : ils s'ennuient et nous aussi. Lorsque les trois Pakistanais retrouvent le couple, Zaheer va seul adjurer sa sœur de rentrer, tandis que les deux autres tabassent Aaron. Zaheer menace sa sœur d'un couteau, mais c'est lui qui tombe, mortellement blessé. Laila fuit, bientôt rattrapée par l'un des chasseurs de prime blancs, qui la ramènent à son père. Lequel a déjà préparé la corde pour la pendre. Va-t-il la contraindre à mourir ? Je n'ai pas réussi à m'intéresser aux dialogues plutôt indigents et aux scènes inutilement étirées de ce road-movie sur le « crime



Madeleine (Adèle Haenel) et Arnaud (Kevin Azaïs) dans **Les Combattants**



d'honneur » qui peine à émouvoir, parce que les personnages sont insuffisamment étoffés. Le titre est inspiré de la chanson « Catch Me, Daddy » de Janis Joplin.

SDS - **

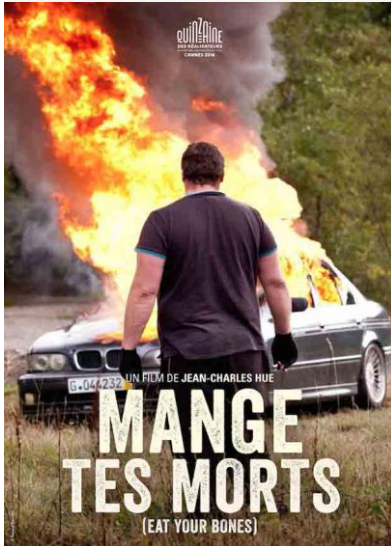
29. Alleluia, Fabrice du Welz, France, Belgique 2014, 1h35, (Quinzaine des réalisateurs)

Gloria a quitté son mari et vit seule avec sa fille. Elle travaille à la morgue comme thanatopraticienne. Poussée par une amie, Gloria accepte de rencontrer Michel via un site de rencontre. Michel, un escroc à la petite semaine, réussit à délester Gloria de quelques sous et disparaît. Mais Gloria est tombée éperdument amoureuse. Elle va retrouver Michel, le subjuguier par la force de son désir et lui faire promettre de ne plus jamais la quitter. Prête à tout pour sauvegarder cet amour, même à tolérer des rivales qu'il séduit pour leur argent, Gloria abandonne sa fille et se fait passer pour la sœur de Michel afin de mieux le surveiller et le seconder dans ses arnaques. Mais la jalousie est plus forte que le lucre et la route du couple maudit se jonche de cadavres. Le film s'inspire de l'odyssée sanglante de Martha Beck et Raymond Fernandez, surnommés les « Lonely Heart Killers », qui avaient assassiné une vingtaine de femmes entre 1947 et 1949. C'est la quatrième fois que leur saga est portée à l'écran, après **The Honeymoon Killers** (1970, Leonard Kastle), **Profundo Carmesi** (1996, Arturo Ripstein) et **Lonely Hearts** (2006, Todd Robinson). Et cette nouvelle version n'amène rien de plus. C'est hyper-violent, outrancier, quelquefois grotesque. L'emprise irrésistible de cette femme consumée par l'amour fou agit comme un raz de marée : l'homme n'a plus de volonté ; de prédateur il est devenu une proie complice. Le duo Laurent Lucas et Lola Duenas est terrifiant.

SDS - **

30. Kaguya-hime no monogatari – Le Conte de la Princesse Kaguya, Isao Takahata, Japon 2013, 2h17, (Quinzaine des réalisateurs), Distribué en Suisse par Frenetic

Japon, 10ème siècle. Un vieux coupeur de bambou, Okina, trouve un jour dans un bambou une petite fille miniature. Il la ramène à sa femme Ouna, mais au contact de cette dernière, la petite créature se transforme en un nourrisson affamé et la vieille Ouna en mère nourricière ! Passée leur stupeur, le couple décide de l'élever. Le bébé grandit plus vite que la normale tout en s'émerveillant du monde qui l'entoure. Okina trouve d'autres trésors dans le bambou : des pépites d'or et un kimono destiné à une princesse, ce qui lui laisse penser que sa jolie fille adoptive baptisée Takenoko (bambou) est promise à une grande destinée. Takenoko est pourtant heureuse à la campagne, et s'entend merveilleusement bien avec Sutemaru, le chef des enfants du voisinage. Mais, ses parents l'installent dans une grande demeure grâce aux pépites d'or, l'entourent de serviteurs et lui font inculquer les bonnes manières de l'aristocratie. Devenue une belle jeune femme, celle qu'on nomme désormais Princesse Kaguya est courtisée par cinq prétendants de haute naissance. Elle les rejette tous, malgré leurs tentatives pas toujours honorables de rapporter les gages absurdes qu'elle exige d'eux. Elle repousse même l'empereur, pourtant jeune et séduisant. La princesse Kaguya décide alors de révéler son secret... **Kaguya-hime no monogatari** est le dernier film réalisé par Isao Takahata, son cinquième pour le studio Ghibli et le premier depuis **Mes voisins les Yamada – Hohoke-kyo Tonari no Yamada-kun**, sorti en 1999. Le film est une adaptation du célèbre conte japonais **Le coupeur de bambou - Taketori**



Monogatari (fin du IXe siècle après J.-C), un des textes fondateurs de la littérature japonaise. Les dessins de Takahata sont d'une grande finesse, ses personnages et décors esquissés de quelques traits, les tons pastels dominant : le monde de Takahata a une grâce folle.

SDS - ***

31. Les Combattants, Thomas Cailley, France 2014, 1h40, (La Quinzaine des réalisateurs) *Prix SACD (société des auteurs et compositeurs dramatiques) de la Quinzaine des Réalisateurs, Prix Label Europa Cinemas, Art Cinéma Award, Prix FIPRESCI*

Après la mort de leur père, Arnaud (17 ans) va devoir se prendre en main : aider son frère dans l'entreprise familiale, et réfléchir à son avenir. Alors qu'il se prépare à passer un été tranquille avec ses amis, tout en travaillant comme charpentier, il rencontre Madeleine, et tout est remis en question. Elle est belle, élancée, musclée, et a décidé de faire un stage dans l'armée de terre. Un peu garçon manqué, elle veut se préparer au pire, donc apprendre à survivre. Lui est au contraire un gentil rêveur, qui préfère se la couler douce, sans ambition particulière. Mais il est séduit, malgré leurs personnalités si différentes, et décide de s'inscrire comme elle au stage d'entraînement militaire. Film en trois actes : le premier au bord du Lac des Landes (comédie romantique), le second dans le camp militaire (films de troufions), le troisième dans la forêt (aventure et survie). La narration est ponctuée par les inévitables pointes sur l'armée, où l'on apprend à se battre, mais contre qui ? On retient de ce film une histoire d'amour réciproque et de quête identitaire, sur fond de catastrophe (une séquence dans la fumée, les feux de forêt ne sont pas loin) au cours de laquelle les deux jeunes gens, séparés de leur

brigade, peuvent sans peine imaginer qu'ils sont les derniers survivants au monde. Elle a baissé sa garde, il s'est affirmé pour elle : ils sont complémentaires, ils s'aiment.

SDS - *** (e-media)

32. Mange tes Morts, Jean-Charles Hue, France 2014, 1h38, (Quinzaine des réalisateurs)

Après un premier long métrage documentaire qui chroniquait le quotidien d'une communauté yéniche installée à Beauvais, (*La BM du Seigneur*, 2011), Jean-Charles Hue retrouve les membres de cette communauté pour un film qui tient à la fois du film noir et toujours du documentaire. Comme dans le film précédent, la religion semble être le salut pour les protagonistes. Jason (18 ans) s'apprête à célébrer son baptême chrétien, au moment même où son demi-frère Fred, un rebelle, un dur, un vrai, sort de prison, après avoir purgé une peine de quinze ans. Jason balance entre les tentations de la foi (encouragé dans cette voie par sa mère et son cousin Moïse) et celles de la criminalité, sur les traces de Fred, l'ange noir tellement charismatique, l'insoumis qui ne se rangera jamais et défie la société. Fred entraîne Jason, son frère Mickael et leur cousin Moïse, militant chrétien, dans une virée nocturne chez les « gadjos », à la recherche d'un troquet où la pitance et les femmes étaient bonnes, d'une voiture volée savamment cachée, et surtout d'une cargaison de cuivre. Mais la balade nocturne va prendre une tournure tout autre que prévue. Le titre « nécrophagique » *Mange tes Morts* est une insulte suprême chez les Gitans, elle signifie « renie tes ancêtres ! », comme nous l'a expliqué Fred à la Quinzaine, qui était venu avec frères et cousin accompagner Jean-Charles Hue. Les Yéniches sont fiers de l'être et ne sont pas du tout disposés à renier leur

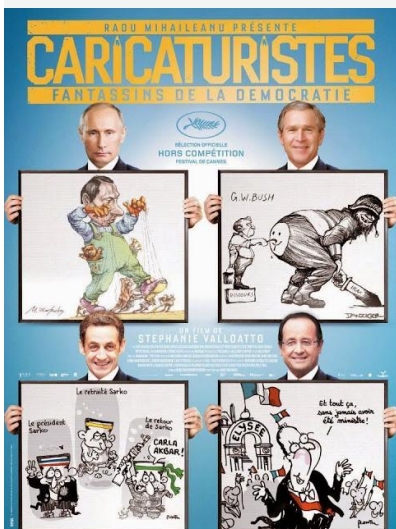


identité pour se fondre dans la masse, même si leurs conditions de vie sont rendues très difficiles par la peur et le rejet dont ils sont l'objet. Du point de vue linguistique, le yéniche est une langue qui a son vocabulaire spécifique : les sous-titres étaient bienvenus ! Il a fallu s'accrocher lorsque Edouard Waitrop a donné la parole aux interprètes présents à Cannes : s'ils ne mangent pas leurs morts, ils mangent leurs mots ! Ils ont défendu leur cause, expliqué leur refus de s'intégrer et fait appel à la tolérance sous les applaudissements du public présent.

SDS - ***

33. Kkeut-kka-ji-gan-da – A Hard Day, Seong-hum Kim, Co-rée du Sud 2014, 1h51, (Quinzaine des réalisateurs)

De retour de l'enterrement de sa mère, Gun-su, détective à la police criminelle, percute accidentellement un piéton avec sa voiture, sur une route isolée et mal éclairée. Pour échapper à la justice, il décide de cacher le corps dans le cercueil de sa mère. C'est à son partenaire et lui-même qu'est confiée l'enquête et l'angoisse de Gun-su ne connaît plus de bornes : il s'avère qu'il y a des vidéos de surveillance sur lesquelles on peut presque lire le numéro de plaques du véhicule incriminé et en tout cas en reconnaître la marque ! Gun-su épluche les indices, l'enquête progresse et les sueurs froides de Gun-su également, surtout lorsqu'un témoin encore anonyme de l'accident le fait chanter. Comédie noire au rythme haletant, spirale de malchance, chaque fois que Gun-su semble avoir trouvé un début de solution, même boiteuse, une nouvelle tuile s'abat sur lui. Les rebondissements sont multiples, on ne s'ennuie pas une seconde. Mais pas de quoi s'étonner ! Il y a déjà longtemps que le polar made in South Korea a gagné ses lettres de noblesse, et celui-là est



à la hauteur.

SDS - ***

34. Les Ponts de Sarajevo, Collectif : Aida BEGIC, Leonardo DI COSTANZO, Jean-Luc GODARD, Kamen KALEV, Isild LE BESCO, Sergei LOZNITSA, Vincenzo MARRA, Ursula MEIER, Vladimir PERISIC, Cristi PUIU, Marc RECHA, Angela SCHANELEC, Teresa VILLAVERDE, 1h54, (Séances Spéciales), Distribué en Suisse par FilmCoopi

« Deux réalisateurs suisses présentaient hier leur contribution au film à sketches **Les Ponts de Sarajevo** (co-produit par RTS). Dans **Le Pont des soupirs**, Jean-Luc Godard interroge le rôle et le pouvoir des photo-journalistes, passeurs entre les victimes des conflits et le grand public.

*Ursula Meier conclut tout en subtilité avec **Silence Mujo**. Lors d'un entraînement de football, un garçon de dix ans envoie la balle largement au-dessus du but. Contrechamp sec comme un coup de trique : il doit aller récupérer le ballon parmi les tombes d'un cimetière. Il ne trouve rien. Ses copains lui conseillent de se déplacer dans le secteur musulman. Il suffit d'un léger panoramique pour découvrir une impressionnante alignée de monuments funéraires. Le gosse y fait la rencontre d'une inconnue, qui voit en lui le fantôme d'un frère défunt. En quelques plans, Ursula Meier exprime énormément de choses. Elle suggère autant la blessure mal cicatrisée du conflit que les constantes qui l'ont provoqué (la "virilité" du petit gars, qui se vante après coup de sa "conquête" féminine pour épater ses copains).* » (Article de Christian Georges du 23 mai 2014)

CGS – ***



Nicolas Sarkozy par Plantu



François Hollande par Glez



Vladimir Poutine par Kichka

35. *Caricaturistes, Fantasins de la démocratie*, Stephanie Valloatto, Radu Milhaileanu, 1h46, (Séances Spéciales)

C'est avec le dessin et l'humour en guise d'armes que ces croqueurs de faciès et d'événements, guerriers d'une espèce particulière, s'attaquent à l'actualité. La Française Stephanie Valloatto et le Franco-Roumain Radu Milhaileanu nous en présentent douze dans un film qui documente fort bien le rôle indispensable que jouent ces perturbateurs qui dérangent. Dans un tour du monde en caricatures politiques, de France en Chine, en passant par les Etats-Unis, la Russie, la Palestine, Israël, l'Algérie, la Côte d'Ivoire, le Burkina Faso, l'équipe du film montre des caricaturistes en pleine création, les interroge sur leurs motivations et leur parcours professionnel et met leurs expériences en parallèle. Il devient patent à les écouter que la classe politique et les personnalités de tout acabit n'ignorent rien de la puissance de la caricature : les caricaturistes sont mis sous pression, menacés, voire censurés.

Le fil rouge du film est dévidé par Plantu (de son vrai nom Jean Plantureux), le caricaturiste attitré du journal « Le Monde », prosélyte actif et généreux qui essaie de faire connaître et aimer sa profession dans le monde entier. Il est filmé dans une classe de futurs graphistes, ou en train de parler censure avec son éditeur, ou encore en Terre Sainte, en train de demander à Yasser Arafat de dessiner un drapeau palestinien ET un drapeau israélien, puis de faire la même demande à Shimon Peres (tous deux s'exécutent !), comme si la paix avait été signée. Les dessins de Plantu amusent et dérangent, même dans le pays des droits de l'homme ! Plantu dit avoir reçu des appels directs de Nicolas Sarkozy lorsque ce dernier était mécontent d'un dessin. Mais ce

n'est qu'un coup de fil. Pas grand-chose en regard de ce qu'affrontent les autres intervenants du film qui exercent leur art dans des pays où règne la tolérance zéro. Ce film, au travers des caricaturistes présentés, évoque la liberté d'expression en général, celle de la presse en particulier. Et force est de constater qu'il n'y a pas de liberté absolue d'expression. La tribune offerte par les réalisateurs du film était l'occasion de présenter « **Cartooning for Peace** » (**Dessins pour la Paix**), une initiative co-fondée par Kofi Annan et Plantu, en 2006 (voir tous les détails sur le site <http://www.cartooningforpeace.org>).

Il y a seulement deux femmes dans la brochette de caricaturistes présentés dans le film. En Tunisie, **Wallis from Tunis** (de son vrai nom Nadia Khiari) ne peut publier dans la presse locale. Elle a trouvé son public sur Facebook, et se risque quelquefois sur les murs de la ville. Elle dénonce en particulier ceux qui ont surfé sur la vague révolutionnaire au nom de la religion ou de la tradition, pour s'en mettre plein les poches et profiter de la tyrannie. Même combat, au Venezuela, pour une autre artiste, **Rayma Suprani**, qui expose les failles et les mensonges de la république Chavez – Maduro.

Le Russe **Mihhail Zlatkovsky** travaille la nuit comme chauffeur de taxi au noir, depuis qu'il est interdit de presse dans la Russie de Poutine. Il avait déjà été interdit sous Brejnev. Il est formellement interdit de caricaturer les dirigeants politiques, ainsi que les membres de l'armée et de la police. Zlatkovsky réussit parfois à se faire publier à l'étranger. On peut trouver ses dessins sur son propre site www.zlatkovsky.ru.

Les réalisateurs du film ont même réussi le tour de force de faire se rencontrer **Lassane Zohore** de Côte d'Ivoire, et **Damien Glez** du Burkina Faso. Ils ont aussi présenté le Palestinien **Bahaa Al-**



Hagen enchaîné dans
White God

Boukhari à l'Israélien **Michel Kichka**. En comparant leurs expériences, tous arrivent au même constat : ils s'auto-censurent pour éviter d'être censurés.

Qu'ils oeuvrent en Chine, comme l'artiste **Pi San**, au Mexique comme **Angel Boligàn**, en Algérie comme **Slim** (de son vrai nom Merabtene Menouar) et **Baki Boukhalfa** ou aux Etats-Unis comme **Jeff Danziger**, les douze caricaturistes aguerris, comme des centaines, peut-être des milliers de leurs confrères, tentent de capter l'attention des lecteurs, de les amuser tout en dénonçant les failles du système. Pour éviter les sanctions, ils n'attaquent jamais de front, usent de symboles, allégories, métaphores, ils savent se replier pour s'exprimer ailleurs, si besoin est. Le dessinateur **Kurt Westergaard**, auteur des célèbres douze caricatures du Prophète Mahomet (en 2005, dans le journal danois Jyllands-Posten), apparaît brièvement, en chaise roulante. Westergaard a été « mis en vacances pour une durée illimitée » en 2009. Il est protégé par la police, car il n'a cessé d'être l'objet de tentatives d'assassinat depuis la parution de ses caricatures. Westergaard, âgé aujourd'hui de 79 ans, n'a pas perdu son envie de travailler.

Voir l'interview de Plantu par Christian Georges :

<http://www.laliberte.ch/news/culture/cinema/plantu-deranger-pas-offenser-243373-.U4iZHI7kJLI>

SDS – *** (e-media)

CGS – *** (e-media)

36. La Chambre Bleue, Mathieu Amalric, France 2014, 1h15, (Un Certain Regard), Distribué en Suisse par Look Now

La Chambre Bleue est une adaptation d'un roman homonyme de 1964 par Georges Simenon. Le film s'ouvre sur un accouplement torride, Esther et Julien s'aiment dans le secret de la chambre bleue d'un petit hôtel

de province. Elle le mord de plaisir, il subit avec jouissance, pris au piège de l'amour fou. Tous les deux sont mariés. Dans la séquence suivante, un juge interroge Julien. Il veut comprendre pourquoi il est soudain parti en vacances avec femme et enfant, pourquoi il a fui sa maîtresse, pourquoi, après la mort du mari d'Esther, il prétend n'avoir jamais reçu les lettres de celle-ci. On remonte le temps au fil des interrogatoires, les pièces du puzzle se mettent peu à peu en place. Un montage serré alterne les scènes d'interrogatoire avec des retours en arrière sur les événements, tels qu'ils sont racontés par Julien. On ne saura guère avant les dernières scènes du film pourquoi Julien est en garde à vue. Et Amalric, fidèle à Simenon, nous en dit plus sur cet homme déchiré entre sa vie de famille et sa passion adultère dévorante que sur les coupables que la justice veut condamner. On quitte d'ailleurs le film en se demandant encore ce qui s'est vraiment passé. Tourné en format 1,33, le format d'image des années 1950. **La Chambre Bleue** a pour couple d'amants Stéphanie Cléau, scénariste du film et Mathieu Amalric, qui sont un couple dans la vie.

Voir l'interview d'Amalric par Christian Georges

<http://www.arcinfo.ch/fr/societe/cinema/la-douce-morsure-du-sexe-580-1303514>

SDS – **** (e-media)

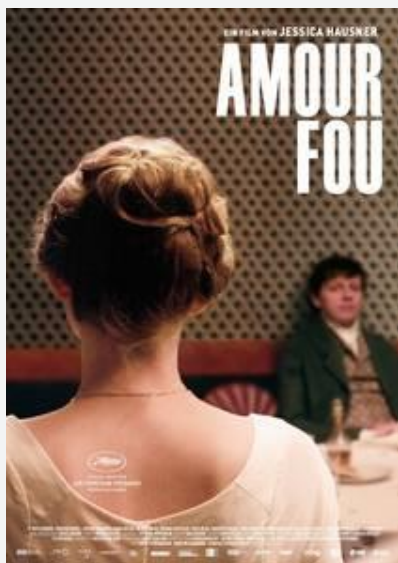
CGS – ****

37. Fehér Isten – The White God, Kornél Mundruczó, Hongrie, Allemagne, Suède 2014, 1h59, (Un Certain Regard) Prix Un Certain Regard

Le scénario retrace les mésaventures de Lili, une adolescente de 13 ans, et de son chien Hagen, dans un monde hiérarchisé où la pureté de race ou son absence sont des facteurs déterminants. Dans cette fable sociale utilisant



Henriette Vogel (Birte Schnoink)
dans **Amour Fou**



Yoram Globus et Menahem Golan

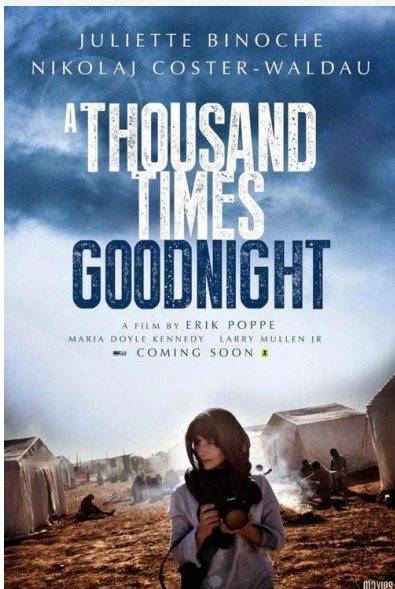
les codes du film d'horreur, Mundruczo oppose l'establishment des adultes aux jeunes et aux chiens. Dans la première scène, Lili traverse à vélo une Budapest vidée de ses habitants, bientôt suivie d'une meute de chiens. La mère de Lili est partie pour plusieurs mois, elle a confié sa fille à son ex-mari, laborant dans un abattoir. Lequel veut bien recevoir sa fille chez lui, mais pas son bâtard, la loi privilégiant les chiens de race lui donnant raison. Le père abandonne Hagen le long d'une route. Celui-ci, après de cruelles rencontres avec d'autres humains adultes, prendra la tête d'une vraie armée de chiens.

Mundruczó chronique l'attachement entre la jeune fille et son chien sans tomber dans le pathos ni l'anthropomorphisme et livre à travers leur histoire une allégorie sociale sur la Hongrie et peut-être même l'Europe contemporaine. Les bâtards errants, ce sont les bannis de la société, les marginaux sans ressources, craints et détestés par les classes sociales plus favorisées. On les traque pour les éliminer, ou les instrumentaliser. Et le jour où ils se révoltent, ils veulent l'égalité et punissent ceux qui les ont martyrisés. Le réalisateur filme la horde de canins comme une armée révolutionnaire, et on ne peut qu'admirer la performance des chiens et de leurs dresseurs. Si un attachement indéfectible unissait Hagen et Lili, celui-ci va changer à l'aune du « réveil » des chiens : fini le jeu de baballe ! La scène ultime, dans la cour de l'abattoir, met face à face l'armée canine, au repos, et l'adolescente et son père, à plat ventre, durant un cessez-le-feu, peut-être seulement un répit avant le massacre. Le titre, **White God**, rappelle celui d'un autre film parlant de racisme, **White Dog** de Samuel Fuller (1982), dans lequel un berger allemand blanc est dressé à tuer les Noirs.

SDS - *** (e-media)

38. Amour Fou, Jessica Hausner, Autriche 2014, 1h36, (Un Certain Regard)

Berlin, 1811. Le jeune poète Heinrich (34 ans), las de l'existence, tente à plusieurs reprises de convaincre sa cousine Marie de se suicider avec lui : « *Möchten Sie mit mir sterben ?* » Mais la jeune femme ne veut pas mourir, elle préfère se marier et vivre à Paris ! Et lui ne veut pas mourir seul ! Tant d'insensibilité le déprime. Il lui faut trouver une autre candidate, qui lui donnera cette ultime preuve d'amour. Heinrich est obsédé par son macabre projet. « *Ce n'est pas la mort qui m'afflige, c'est la vie* » dit-il, le visage poupin et livide, dénué de toute expression. C'est alors qu'il jette son dévolu sur Henriette Vogel, une jeune femme qui s'ennuie ferme dans sa vie bourgeoise. Il la convainc de sa solitude, de l'absurdité de sa vie. Elle se sent seule, et son mari lui fait une confiance tellement aveugle que c'en est humiliant : si fréquenter Heinrich peut la rendre heureuse, pourquoi pas ? Le poète suicidaire lui déclare un amour platonique, jamais il n'est question de sexe, seulement de mort à deux. Henriette développe effectivement une sorte de langueur inquiétante : elle est sujette à de fréquents évanouissements. Un ulcère ? Une tumeur ? Quelque chose la ronge, et les médecins ne peuvent se prononcer. Persuadée qu'elle est condamnée, elle hésite, puis accepte de mourir avec Heinrich, ce qu'il interprète comme une ultime preuve d'amour. Ils se donnent rendez-vous sur les rives du Wannsee. Elle veut soudain se rétracter, mais il ne lui en laisse pas le temps : il la tue, puis retourne l'arme contre lui. Ni le poète (le nom Kleist n'est jamais prononcé), ni ses non-candidates au suicide ne nous touchent vraiment, les personnages sont ternes, le dialogue également, les scènes et musiques répétitives. La réalisatrice enchaîne des plans fixes



interminables, les décors sont réduits à un minimum, il n'y a rien de fou ni de passionné dans ce film, et l'ennui ressenti par les personnages est contagieux. **Die geliebten Schwestern** (2014) de Dominik Graf (sur Friedrich von Schiller) était d'une autre facture ! Dommage que ce ne soit pas Graf qui ait réalisé **Amour fou** !

SDS - **

39. The Go-Go Boys – The Inside Story of Cannon Films, Hilla Medalia, Etats-Unis 2014, 1h26, (Cannes Classics)

The Go-Go Boys raconte comment deux réalisateurs israéliens, deux cousins, ont pu fonder au début des années 1980 l'un des plus importants studios indépendants de Hollywood. Le documentaire de Hilla Medalia présente les deux cousins, nés en Israël, Menahem Golan and Yoram Globus, leur collaboration, les premiers films réalisés en Israël par Menahem Golan dans les années 1960, le partenariat qui se forme avec Yoram Globus, le responsable des finances. On voit de nombreux extraits d'une quantité de films tournés en Israël jusqu'à **Lemon Popsicle** (1978), un film d'ados dont le succès leur permettra de se propulser à Hollywood. Ils commencèrent par quantité de films d'actions à petit budget, quelquefois plus de 40 par année. Ils y produiront plus de 300 films et deviendront la plus puissante compagnie indépendante au monde. Il y eut une époque où environ 20% des succès du box-office américain se composaient de films Cannon. Menahem Golan était réalisateur, directeur artistique, il décidait du casting, offrait des gages faramineux, organisait les événements autour des films, tel un vrai tycoon hollywoodien. Yoram Globus gérait les finances. Longtemps, ils formèrent un tandem imbattable. Mais pour avoir les acteurs sur lesquels il avait jeté

son dévolu (Sylvester Stallone, Charles Bronson, Chuck Norris, Jon Voight, entre autres), Golam était prêt à payer des sommes gigantesques. Peu à peu les budgets gonflèrent, trop, tandis que le public boudait l'indigence des films : parce que chez Cannon, on ne perdait pas trop de temps ni d'argent sur le scénario, et on ne traînait pas durant le tournage. Le film analyse les raisons qui ont hâté le déclin de la Cannon au début des années 1990. Les deux cousins étaient présents à Cannes, sereins et sans amertume en apparence. Hilla Medalia a rassemblé une foison d'extraits de films et d'interviews, ainsi que quelques séquences montrant les Go-Go cousins au faite de leur gloire, mais aussi après la chute. Tout cinéophile devrait voir ce témoignage sur deux battants qui ont marqué l'histoire du cinéma.

SDS - ***

40. The Verdict – Het Vonnis, Jan Verheyen, Belgique (Flandres) 2013, 1h40, (Marché du Film)

Luc Segers a tout pour être heureux, une femme et une fillette qu'il adore, une promotion professionnelle importante en vue. Au retour d'une fête d'entreprise, il s'arrête dans une station-essence déserte, la famille est attaquée par un individu caché dans le self-service. Sa femme est battue à mort, sa fille tuée par une voiture alors qu'elle fuyait en courant. Luc, vilainement tabassé, apprend ce qui s'est passé trois semaines plus tard, lorsqu'il sort du coma. L'agresseur a été arrêté, justice sera faite. Mais en raison d'une erreur de procédure (une signature oubliée sur un document), le voleur est libéré ! Segers est indigné, tout comme les médias et le public ! Il traque le meurtrier, l'observe, achète une arme et fait justice. Meurtre avec préméditation. Placé en détention, il prend un avocat renommé et



Exécution de Chrétiens en Corée du Nord (source : site laic.info)



Le leader nord-coréen Kim Jong-Un entouré de sa garde rapprochée (photo du 26.03.2013, source : La Croix, Actualités Monde)

exige d'être reconnu coupable, en pleine possession de ses moyens de discernement. Commence un procès très médiatisé : c'est tout le système judiciaire et administratif qui est sur la sellette. En relâchant le coupable pour un vice de procédure, la machine judiciaire n'a fait qu'appliquer la loi. Une loi qui révolte Segers et tout le public avec lui. Le procureur fait tout pour condamner Segers, continuant à appliquer la loi à la lettre. De leur côté, Segers et son avocat usent d'une stratégie risquée qui peut aboutir aussi bien à une condamnation à vie qu'à un acquittement. Quelle que soit l'issue, Segers est seul, rien ne fera revivre les êtres qu'il a perdus. Les représentants de la justice ne sont ni corrompus, ni incompétents : on nous montre une justice qui essaie de statuer en son âme et conscience et qui veut la confiance des citoyens. Elle ne reconnaît juste pas ses failles. Ce film se déroule pour la majeure partie en tribunal, en témoignages, et joutes verbales entre l'accusation et la défense. Il est passionnant, intelligemment écrit, profondément humain, sans pathos.

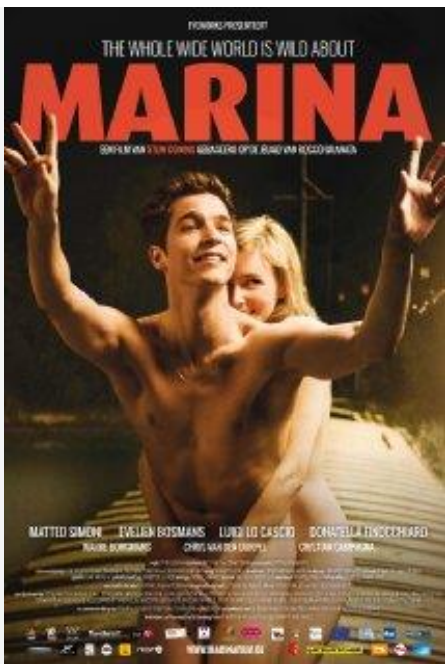
SDS - **** (e-media)

41. Tusen Ganger God Natt - A Thousand Times Good Night – Mille fois Bonne Nuit, Erik Poppe, Norvège, Irlande, Suède 2014, 120', (Marché du Film)

Rebecca est l'une des plus célèbres photographes de guerre au monde. Elle brave tous les dangers pour filmer l'indicible, l'horrible, et pour que ses images soient vues de tous. Mais son mari supporte de moins en moins de s'occuper seul de leurs deux filles, et de toujours trembler pour son épouse. Dans la scène initiale, on voit Rebecca, assister à Kaboul à ce qui semble être l'enterrement d'une jeune afghane. En fait, il s'agit de la préparation rituelle d'une kami-

kaze (suicide-bomber) : la jeune femme couchée dans la fosse ouvre les yeux, se relève et va se faire harnacher d'explosifs, avant de se faire sauter sur la place du marché. Rebecca mitraille les derniers instants de la terroriste, mais les explosifs déflagrent plus tôt que prévu et elle est gravement blessée, les cadavres jonchent la place. Rebecca est rapatriée en Irlande, son mari et ses filles l'adjurent de renoncer à son travail. A-t-elle vraiment une mission d'information à remplir ? Peut-elle concilier son amour pour sa famille et son engagement professionnel ? À qui doit-elle sa loyauté ? Difficile d'avoir de l'empathie pour cette photographe qui assiste passivement à de telles horreurs. Pour gagner le Pulitzer ? Pour informer, pour faire voir ? Comment peut-elle assister aux préparatifs d'un attentat et se limiter à photographier ? Comment peut-elle courir de tels risques alors qu'elle a une famille ? Ses photos sont publiées, et après ? Peut-on comprendre le caractère trompe-la-mort des photographes de guerre ? Qui plus est quand il s'agit d'une femme, d'une mère de famille ?

Poppe a débuté comme photographe de guerre, avant de se lancer dans la carrière de réalisateur. Il a maintenant 54 ans. Il ne tente pas de justifier son héroïne, il la montre tiraillée, tentant de s'expliquer, accro et efficace sur le terrain, sevrée, insatisfaite en famille. Le débat contradictoire se tient en famille, et c'est auprès de sa fille aînée que Rebecca trouve les arguments les plus justes. Photographier l'horrible, l'indicible, la souffrance humaine, c'est avoir une emprise sur le réel. C'est transmettre et révéler. Et peut-être ainsi changer le cours des choses. D'autres films tels que *Which Way Is the Front Line from Here – The Life and Time of Tim Hetherington* (Sebastian Junger, 2013), *Eyes of War* (Danis Tanovic, 2009) ou encore *A Mighty Heart* (Michael Winterbot-



Le vrai Rocco Granata (né en 1938)
et
son interprète à l'écran, Matteo Simoni,
dans le film *Marina*



tom, 2007) abordent la même thématique.

SDS - **** (e-media)

42. *Apostle*, Jin-Moo Kim, Corée du Sud 2013, 112', (Marché du Film)

Chul-ho, « l'apôtre » du film, est joué par Kim In-kwon, acteur connu pour ses rôles comiques, pour lequel c'était un défi de se présenter au public coréen dans ce rôle dur et tragique. La scène d'ouverture le montre enchaîné dans une prison nord-coréenne, et contraint de regarder des bourreaux en uniforme violer et torturer sa femme à mort parce qu'elle ne veut pas renier sa foi chrétienne ! Chul-ho, lui, en ressort vivant, après une longue incarcération, parce qu'il a renié sa foi. Il retourne dans son village (situé tout près de la frontière chinoise), et est accueilli avec méfiance par ses congénères qui le savent renégat. La plupart des villageois sont chrétiens et pratiquent leur culte dans une église souterraine, à l'abri des espions du gouvernement. Leur seul soutien venait des missions chrétiennes en Chine, mais les frontières sont devenues trop bien gardées. Chul-ho leur annonce que Dieu lui a ordonné de conduire les croyants par la Chine en Corée du Sud. Bien que surveillés, harcelés et battus par la police militaire, ses congénères hésitent à mettre leur sort entre les mains de Chul-ho, malgré le courage et la conviction de ce dernier. Pour lui, ce séjour commencé en enfer s'achève en enfer. Et pour la plupart autour de lui. Le film est long, glauque, chaque plan souligne le ressenti d'enfermement, d'angoisse, d'abandon à la vindicte et l'arbitraire d'un système où chacun espionne et dénonce pour sauver sa peau. *Apostle* est un long plaidoyer pour la cause des chrétiens de Corée du Nord, qui « conserve son titre de championne de la persécution des chrétiens » (24 Heures, 8 janvier

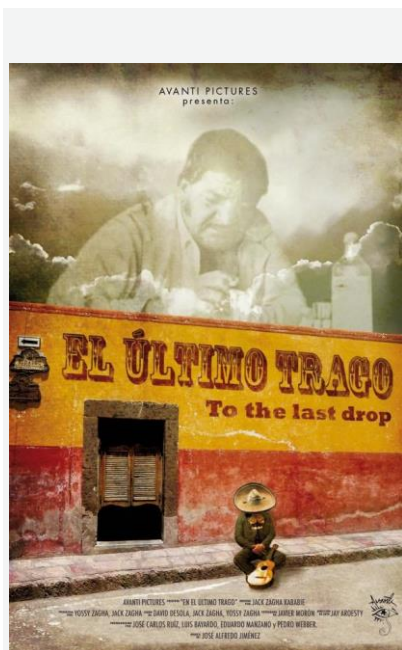
2014, ATS). Il expose la politique de terreur menée par Kim Jong-un (depuis 2011), et avant lui par son père Kim Jong-il (1994-2011). Et dire que le potentat au pouvoir depuis 2011 a fait ses études à l'Ecole internationale de Berne et qu'il est un grand cinéophile ...

Le gouvernement nord-coréen est l'un des plus répressifs au monde, il y aurait plus de 200'000 personnes détenues dans des camps nord-coréens. Il n'existe bien entendu ni liberté de culte ni liberté de presse. Il n'y a qu'un seul dieu, sur terre nord-coréenne, c'est le Chef Suprême de la nation.

SDS - *** (e-media)

43. *Marina*, Stijn Coninx, Belgique 2013, 1h58, (Marché du Film)

« *Marina* » est un tube de 1959, écrite par le tout jeune Rocco Granata (auteur-compositeur belge d'origine calabraise !) qui tentait à l'époque de percer comme accordéoniste et chanteur, pour ne pas avoir à finir dans les mines de charbon. Ce film autobiographique s'ouvre en Calabre, à la fin des années 1940. Salvatore Granata, forgeron, rêve d'une vie meilleure pour sa femme et ses deux enfants. En Belgique, les mines de charbon recrutent. Salvatore part en éclaireur, la famille le rejoint au bout d'une année à Waterschei (Province de Limbourg), un des sept centres miniers du bassin charbonnier campinois. Salvatore Granata économise ferme pour acheter une forge à son fils. Il engage même l'avenir de Rocco par un contrat de cinq ans qu'il signe avec la direction de la mine, dans lequel il est stipulé que son fils travaillera comme mineur, à la fin de l'école obligatoire. La vie d'immigrés est difficile, les Belges se montrent racistes et xénophobes. Les logements ouvriers sont misérables, les salaires bas. Rocco se jure de ne pas suivre les traces de son père et fait tout



José-Alfredo Jiménez, chanteur et compositeur mexicain célèbre, héros des quatre octogénaires du film **En el último Trago**



pour vivre de son accordéon et ses chansons. Il a tout juste dix-neuf ans quand lui et son groupe (de copains) « percent », avec « **Marina** », chanson écrite sur un coin de table. Ceux qui se souviennent des tubes italiens qui ont bercé les années 1960 aimeront cette *success story*. Vous connaissez **Volare** (1958, Domenico Modugno), **Tintarella di Luna** (1959, Mina), **Marina** (1959, Rocco Granata), **Viva la Pappa col Pomodoro**, (1965, Rita Pavone), **Azzurro** (1966 Paolo Conte et Adriano Celentano), entre autres ? Le film vous en dira plus sur les conditions de vie des immigrés venus, dès les années 1920, d'Italie, du Portugal, d'Espagne, chercher une vie meilleure dans nos contrées. Stijn Coninx nous fait revivre toute une époque, dans région minière du siècle passé, cadre dont la reconstitution est très aboutie. Le film a été un des événements du Festival de Rome de 2013.

SDS - *** (e-media)

44. En el último Trago - One for the Road, Mexique 2014, Jack Zaghera Kababie, 1h31, (Marché du Film)

Pedro, Emiliano, Benito et Agustín sont quatre octogénaires qui aiment à se retrouver au café, taper le carton et se permettre un petit verre. Le jour où Pedro apprend qu'il a un cancer terminal, il demande à ses amis d'amener au musée « José Alfredo Jiménez » (dans le village natal « Dolores Hidalgo » du célèbre chanteur mexicain) le texte d'une chanson que celui-ci lui avait dédiée sur un set de bistrot. Puis il commande cinq tequilas et tombe raide mort (ce n'est pas sans raison que le film s'intitule « un dernier verre »!) Ses trois amis se mettent en route, pour accomplir sa dernière volonté. Pas facile quand on traîne un tintébin, des problèmes d'incontinence, un gousset prati-

quement vide, et des familles qui voudraient vous institutionnaliser ! En chemin, ils tentent de parer aux failles de l'âge et d'échapper à la surveillance de leurs proches, ils vivent des situations inattendues et pittoresques, font toutes sortes de rencontres, reprennent confiance en eux et goût à la vie : ils n'y croyaient plus, mais il y a une vie après 80 ans. Le réalisateur Jack Zaghera Kababie est certain que la thématique de son film, dont les protagonistes sont du troisième âge, peut intéresser tous les publics. Il s'est fait fort d'utiliser la musique du grand José Alfredo Jiménez (1926-1973) et de respecter les arrangements originaux de ses chansons. Si vous avez aimé Jean Gabin, Pierre Fresnay et Noël-Noël dans **Les Vieux de la Vieille** (1960, Gilles Grangier) et surtout le tout récent **Hundraåringen som klev ut genom fönstret och försvann - Le Vieux qui ne voulait pas fêter son Anniversaire** (2014, Felix Herngren), vous aimerez **En el último Trago**. Pas de manichéisme, beaucoup de tendresse, et des interprètes attachants et savoureux.

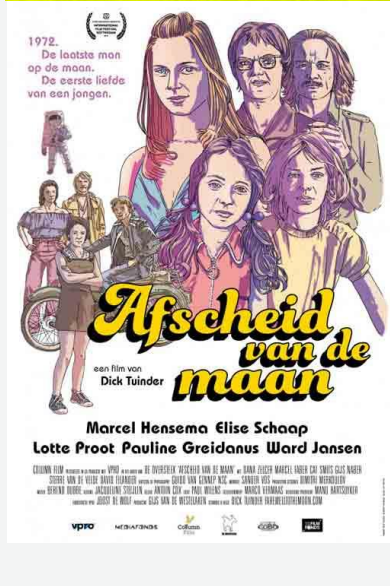
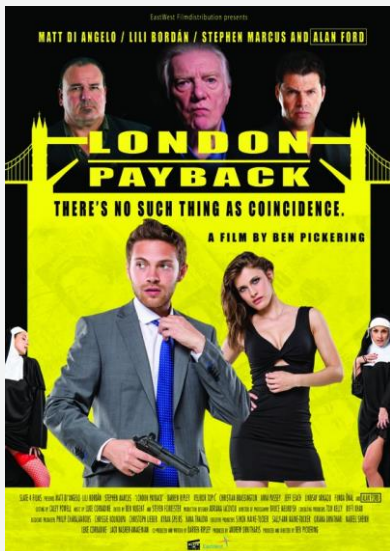
SDS - **** (e-media)

45. The Green Prince, Nadav Shirman, Allemagne, Etats-Unis, Royaume-Uni, Israël 2014, 1h35, (Marché du Film)

Le « Green Prince » (Prince Vert) est le nom de code d'un agent double, Mosab Hassan Yousef. Ce documentaire aux accents de thriller est ponctué par les témoignages des deux principaux protagonistes, qui s'expriment en anglais, face à la caméra : le Palestinien Mosab Hassan Yousef et l'Israélien Gonen Ben Yitzhak. Leurs propos sont illustrés par des séquences tournées pour le film (vues de surveillance prises par un drone ou depuis un hélicoptère), et des photos ou vidéos d'archives. Dix ans durant, Yousef a espionné les rangs palestiniens



Le Palestinien Mosab Hassan Yousef (le « Green Prince ») et l'Israélien Gonen Ben Yitzhak



pour le compte du Shin Bet israélien. Fils d'un membre fondateur du Hamas, Yousef grandit à Ramallah, dans la haine d'Israël, cette nation qui a envoyé son père en prison pour de longues années. Le Hamas, pour lui n'était pas seulement une organisation politique, c'était « a family business ». Lorsqu'il est arrêté et emprisonné par les Israéliens en 1996 (il a 17 ans), pour avoir tenté de passer des armes en fraude, il est longuement interrogé par Ben Yitzhak, un fonctionnaire aguerri du Shin Bet (organisation des services de sécurité israélienne). Qui lui propose de travailler pour eux au sein du Hamas. Dans les quartiers palestiniens de la prison, Yousef assiste horrifié aux sévices infligés à des Palestiniens par des Palestiniens pour s'assurer qu'ils n'ont pas trahi. Choqué par ces procédés et par le nombre toujours plus grand d'attentats-suicides, Yousef accepte la proposition de Yitzhak. Lequel ne le presse pas, s'efforce de ne pas le compromettre, veille intelligemment à sa sécurité : c'est le secret de la longévité de leur longue collaboration. Ce documentaire est mis en scène comme un thriller. Yousef obéit à un idéal d'humanité, mais il souffre d'être un traître et risque sa peau. Pour son « handler » (officier responsable) au Shin Bet, c'est une grande victoire et une source précieuse dont il faut prendre grand soin. Cette collaboration va peu à peu se teinter d'amitié, aussi invraisemblable que cela puisse paraître. Les renseignements fournis par Yousef ont permis de sauver des vies, de démembrer des cellules du Hamas et d'arrêter des militants palestiniens, dont le père de Yousef. En 2007, d'un commun accord, Yousef et le Shin Bet mettent fin à leur collaboration. En mars 2010, réfugié aux Etats-Unis (qui lui ont accordé l'asile politique grâce à l'intervention de Yitzhak), Yousef a publié son autobiographie « **Son of Hamas – A Gripping Account of Terror, Betrayal, Political**

Intrigue and Unthinkable Choices ». Il est converti au christianisme et vit en Californie. Sa famille l'a renié, et il est sous protection policière. L'amitié entre Gonen et lui perdure.

SDS - *** (e-media)

46. Afscheid van de Maan - Farewell to the Moon, Dick Tuinder, Pays-Bas 2014, 1h33, (Marché du Film)

Au cœur de l'été 1972, la révolution hippie arrive enfin au 8ème étage d'une tour dans la banlieue d'une ville néerlandaise ! Le déclic est donné par l'arrivée dans le building d'une artiste nommée Loes et de sa fille. Elle organise une petite fête pour ses nouveaux voisins ! Et plus rien ne sera la même chose pour la famille de Duch (12 ans). Son père jusqu'ici soumis à leur mère, se révolte et la quitte. Il se met en ménage avec Loes, incarnation de liberté, sexe, drogue et rock and roll ! Elle est audacieuse, insolente, excentrique, tout le contraire de son épouse ! Tandis que l'épouse abandonnée sombre dans la dépression mais ne sait comment reconquérir l'infidèle, les enfants laissent les adultes à leurs problèmes, et s'occupent d'eux-mêmes, et de leur futur. Duch a deux passions : les expéditions habitées sur la lune (Apollo 16 est revenu en avril, les préparatifs pour Apollo 17 sont en train), et une voisine du nom de Mary, séduisante, mais toujours sous calmants. Elle est mariée à un marin généralement absent, elle s'ennuie et a envie d'hommes sans en avoir vraiment envie. Pour Duch, ce sont les premiers émois, qu'elle encourage de façon très ambiguë. Pour tous, c'est un peu le commencement d'une fin quand la NASA annonce qu'elle mettra fin en décembre au programme lancé par le Président Kennedy. À la fin de cet été torride et lourd, le soir de la transmission en direct du lancement d'Apollo 17 (14 décembre 1972),



Ce tank a roulé sur la Croisette dimanche 18 mai, avec à son bord Sylvester Stallone, Jason Statham, Jet Li, Antonio Banderas, Wesley Snipes, Dolph Lundgren, Mel Gibson, Harrison Ford, Arnold Schwarzenegger.. Toutes les *action stars* de **The Expendables 3**

des pages se tournent : Duch marque des points avec la voisine, le père ne revient pas, la mère ne se résigne pas. Les personnages observés à la loupe dans ce conte tragi-comique sont touchants, en particulier le couple qui éclate, et la mise en parallèle des événements du cosmos qui prennent fin et des étapes de vie qui s'achèvent ne manque pas d'intérêt.

SDS - *** (e-media)

47. London Payback – Two Days in the Smoke, Royaume-Uni 2014, Ben Pickering, 1h34, (Marché du Film)

Original thriller haletant et élégant qui chronique 48 heures de la vie du jeune juriste Brad Walker. Il vient de perdre son travail, sa fiancée l'a quitté pour son meilleur ami, rien ne va plus et il est au bord de la dépression nerveuse. Alors qu'il noie son chagrin dans l'alcool, il surprend un échange entre deux truands qui peaufinent les détails de livraison et paiement d'une grosse quantité de drogue. Se disant qu'il n'a plus rien à perdre, et tout à gagner, Brad se

rend au lieu d'échange, et s'empare des £ 400'000.- à l'insu des gangsters. En pleine montée d'adrénaline, il vient au secours de Jodie, une call girl en péril et il tombe amoureux ! Entretemps, les mafieux (avec à leur tête le savoureux Alan Ford, de **Snatch** (2000, Guy Ritchie) ont retrouvé sa trace et se lancent à sa poursuite. Jusqu'à quel point le voleur amateur réussira-t-il à leur échapper ? **Two Days in the Smoke** n'est pas un pur film de gangster, un pur thriller : c'est une tragi-comédie romantique secouée de scènes d'action et de violence. Et si le « héros romantique » se défend avec une étonnante invention, son histoire ne s'achemine pas vers le « tout est bien qui finit bien ».

SDS - ***

2014 : Une bonne année, le niveau de la plupart des films était bon à excellent, les palmarès ont su reconnaître leurs qualités. À vous de juger. Et à l'an prochain, probablement, à Cannes, du 13 au 24 mai 2015.

Pour en savoir plus :

Le site du Festival de Cannes :

<http://www.festival-cannes.fr>

L'interview (faite par Christian Georges) du caricaturiste français Plantu à propos de la première du film *Caricaturistes – Fantassin de la démocratie* :

<http://www.laliberte.ch/news/culture/cinema/plantu-deranger-pas-offenser-243373-.U4iZH17kJLI>

Analyse du conte japonais Kaguya-hime no monogatari – Le Conte de la Princesse Kaguya :

http://dumas.ccsd.cnrs.fr/docs/00/86/18/93/PDF/sequin_claire.pdf

Le site présentant l'initiative conjointe de Kofi Annan, Secrétaire général de l'ONU et Plantu « Cartooning for Peace » :

<http://www.cartooningforpeace.org>

Le site du dessinateur russe Mikhail Zlatkovsky :

www.zlatkovsky.ru.

Interview de Mathieu Amalric par Christian Georges :

<http://www.arcinfo.ch/fr/societe/cinemas/la-douce-morsure-du-sexe-580-1303514>

Le site Wikipedia sur le Programme Apollo :

http://fr.wikipedia.org/wiki/Programme_Apollo

Le site Wikipedia de la « Quinzaine des Réalisateurs » :

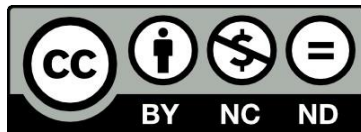
<http://www.quinzaine-realisateurs.com>

Le site Wikipedia consacré au chanteur Rocco Granata, auteur-compositeur du tube « Marina » :

http://fr.wikipedia.org/wiki/Rocco_Granata

Le site Wikipedia consacré à toutes les affiches du Festival de Cannes :

<http://www.wikilinks.fr/toutes-les-affiches-du-festival-de-cannes-de-1946-a-2014/>



Suzanne Dégion Scholer enseignante,
mai 2014 / Droits d'auteur
<http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/2.0/fr/>

Jane Campion, présidente du Jury international composé de huit personnalités du cinéma mondial venues de Chine, de Corée, du Danemark, d'Iran, des Etats-Unis, de France et du Mexique.



Depuis en haut à gauche, dans le sens des aiguilles : Jane Campion, Jia Zhangke, Willem Dafoe, Leila Hatami, Sofia Coppola, Nicolas Winding Refn, Jeon Do-yeon, Gael Garcia Bernal, Carole Bouquet